

# AVENTURE

**20 ans d'aventures !**

*Special Écrans de l'Aventure de Dijon*



## PARTENAIRE DE L'AVEVENTURE

En 2012,  
postulez aux Bourses SPB de l'Aventure,  
pour jeunes de tous âges !

Depuis 12 ans, SPB est un partenaire privilégié du monde de l'aventure : soutien financier d'expéditions, dotation annuelle du Trophée Peter Bird/SPB récompensant la persévérance, accompagnement du Festival du Film d'Aventure de Dijon et de la Guide du Road.

Grâce aux Bourses SPB de l'Aventure, SPB a soutenu 25 projets en 4 ans. Vous aussi, si vous avez un projet, postulez aux Bourses SPB et recevez jusqu'à 4000 € pour réaliser votre rêve.





## Vue d'en haut

Neuf Rangers juniors canadiens  
dans les Andes péruviennes avec Bernard Voyer



**Bernard Voyer**

Président du jury du film  
des Écrans de l'Aventure 2011

Du 16 au 28 mai 2011, neuf Rangers juniors canadiens (RJC) du 2<sup>e</sup> Groupe de patrouilles des Rangers canadiens (2 GPRC), provenant d'autant de communautés du Nord du Québec et de la Basse-Côte-Nord, ont réalisé un projet de perfectionnement et de sensibilisation à l'environnement dans les Andes péruviennes en compagnie de l'explorateur et conférencier Bernard Voyer.

Impliqué dans divers projets alliant l'aventure et la jeunesse, Bernard Voyer a incité les Offices jeunesse internationaux du Québec (LOIJQ), les Forces canadiennes et le Secrétariat aux Affaires autochtones du Québec à soutenir les jeunes embarqués dans ce projet unique.

Après avoir atterri à Lima, le groupe s'est immédiatement dirigé vers Huaraz, une ville située à près de 3 100 m d'altitude. En plus de s'acclimater à la haute altitude, le groupe de Rangers juniors a profité de son passage à Huaraz pour planter des arbustes et des plantes et pour peindre des estrades extérieures. De plus, ces derniers ont souligné leur passage en construisant un

« inukshuk » (symbole Inuit) et en offrant des « Nassako » (les chapeaux traditionnels des Inuits) aux jeunes péruviens.

Après trois jours de travaux, le groupe a participé à une randonnée de cinq jours dans le parc national de Huascarán (Cordillère Blanche) qui les a menés jusqu'à Punta Union situé à 4 750 m d'altitude. Bernard Voyer, initiateur de cette expédition (et lieutenant-colonel honoraire du 2 GPRC), tenait à partager sa passion et à faire vivre une aventure hors du commun aux RJC. « Mon objectif était de rejoindre des jeunes du Nord qui n'ont pas nécessairement la chance de voyager et de les encourager à embarquer dans des projets », affirme Bernard Voyer. « Je voulais les ouvrir à un autre monde et qu'ils deviennent, en quelque sorte, les ambassadeurs de leur peuple », ajoute-t-il. Notons que c'était la première fois que des Rangers juniors canadiens participaient à une expédition à l'étranger. « Nous voulions faire de ce projet un succès, afin d'être en mesure de répéter l'expérience et permettre à d'autres jeunes Rangers de découvrir le monde », explique Bernard Voyer.

À son retour, le RJC Jesse Beaudoin de Blanc-Sablon a mentionné : « Je voudrais dire un énorme merci à toutes les personnes qui ont rendu possible ce voyage au Pérou. C'est le voyage d'une vie et c'était simplement incroyable. À travers notre implication communautaire, nous avons pu partager avec des gens d'une autre culture. C'était merveilleux et j'espère que d'autres RJC pourront vivre cette expérience. »

En plus des neuf Rangers juniors et de Bernard Voyer, l'équipe d'expédition était composée d'un guide de chez « Aventure Quechua », Roberto Alvarado, de deux Rangers canadiens ainsi que de deux membres des Forces canadiennes. De plus, le groupe a été suivi par le cinéaste, Sébastien Rié, qui a réalisé le documentaire sur l'aventure de ces jeunes Rangers.

Bernard Voyer connaît les trois pôles, un exploit que très peu de personnes ont réalisé. Explorateur et alpiniste confirmé, il compte à son actif 30 années d'expéditions et d'aventures. Il a, entre autres, rejoint le Pôle Nord, le Pôle Sud et le plus haut sommet de la terre : l'Everest (8 850 mètres). Il a réalisé son rêve en complétant le tour du monde par le plus haut sommet de chaque continent. Il a escaladé les monts Elbrus (Europe), Aconcagua (Amérique du Sud), Kilimanjaro (Afrique), Carstensz (Océanie), Everest (Asie), McKinley (Amérique du Nord) et Vinson en Antarctique. Il est l'un des rares explorateurs modernes à avoir réalisé cet exploit en incluant les deux pôles.

Posant un regard humain sur ses aventures extraordinaires, les conférences de Bernard Voyer marquent l'imaginaire. Il a prononcé plus de 750 conférences au Canada, aux États-Unis, en Europe, en Chine et au Japon. Couvert de récompenses (Officier de l'Ordre du Canada, Chevalier de l'Ordre National du Québec, Chevalier de l'Ordre national de la Légion d'Honneur, Fellow de la Société géographique royale du Canada, deux doctorats honorifiques, médaillé de l'Assemblée Nationale et du Jubilé de la Reine d'Angleterre), il met à profit sa notoriété pour encourager l'esprit d'aventure chez les jeunes, dans son pays et partout où des initiatives se montent. C'est donc tout naturellement, qu'il a accompagné onze personnes du grand Nord québécois dans les Andes péruviennes.

[www.bernard-voyer.com](http://www.bernard-voyer.com)





## LOJIQ

Les Offices jeunesse internationaux du Québec (LOJIQ) accompagnent et soutiennent annuellement plus de 4 700 jeunes Québécois âgés entre 18 et 35 ans qui, engagés dans une démarche de développement personnel et professionnel, recherchent une expérience de mobilité internationale enrichissante et formatrice. LOJIQ regroupent l'Office franco-québécois pour la jeunesse (OFQJ), l'Office Québec-Amériques pour la jeunesse (OQAJ), l'Office Québec Wallonie Bruxelles pour la jeunesse (OQWB) et l'Office Québec-Monde pour la jeunesse (OQMJ). [www.lojiq.org](http://www.lojiq.org)

## Le 2 GPRC

Le 2<sup>e</sup> Groupe de patrouilles des Rangers canadiens (2 GPRC) est une unité de la Réserve des Forces canadiennes qui compte plus de 700 Rangers canadiens et 800 Rangers juniors canadiens (RJC) regroupés en 30 patrouilles dans autant de communautés.

Les Rangers canadiens du 2 GPRC assurent une surveillance des côtes, protégeant la souveraineté canadienne dans les régions peu peuplées et dans des endroits isolés qui ne pourraient être desservis adéquatement, et de façon économiquement viable, par d'autres éléments des Forces canadiennes.



Le 2 GPRC est aussi responsable de soutenir le Programme des RJC, un programme unique pour les jeunes du Nord canadien. Le programme des RJC vise à inculquer des connaissances sur les modes de vie saine, les coutumes traditionnelles et la formation propre aux Rangers canadiens. Les Rangers qui vivent dans les régions éloignées et isolées du Québec tiennent lieu de mentors et d'éducateurs auprès de ces jeunes âgés de 12 à 18 ans. Les caractéristiques démographiques du 2 GPRC varient d'une communauté à l'autre. De nombreux Rangers canadiens parlent seulement l'inuktitut ; d'autres ont le français, l'anglais, le cri ou le montagnais comme langue maternelle. Les plus jeunes sont nombreux à être couramment bilingues et même trilingues, et ils peuvent, de ce fait, aider leurs aînés à communiquer avec les visiteurs du sud.

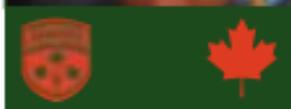
Le Secteur du Québec de la force terrestre (SQFT) est le secteur d'attache du 2 GPRC et couvre l'ensemble du Québec. Le quartier général du 2 GPRC se trouve à Saint-Jean-sur-Richelieu. Les Rangers canadiens et les Rangers juniors canadiens sont donc très présents au Québec (30 communautés du Grand Nord québécois et de la Basse-Côte-Nord).

[www.army.forces.gc.ca/land-terre/cr-rc/na-an/crpg2-gprc2-fra.asp](http://www.army.forces.gc.ca/land-terre/cr-rc/na-an/crpg2-gprc2-fra.asp)

[www.jcr-rjc.ca/index-fra.asp](http://www.jcr-rjc.ca/index-fra.asp)

[www.facebook.com/2GPRC.2CRPG](https://www.facebook.com/2GPRC.2CRPG)

Voie d'été 2014 - est un film de Education Étal (Production - Réseau Étal, LGG) - Canada - 25 minutes - 2010.





## La Fondation EDF DiversiTerre soutient l'expédition Tara Océans

Une aventure scientifique et humaine qui explore les océans, véritables puits de carbone du monde vivant

### En Bourgogne, le groupe EDF se mobilise pour la biodiversité avec ses partenaires

De nombreuses actions sont soutenues et organisées avec nos partenaires, experts de la biodiversité. Parmi celles-ci : sept plantations de forêts biodiverses réalisées avec des écoliers bourguignons pour compenser les émissions de CO<sub>2</sub> liées à l'activité de la délégation régionale EDF, la création d'un observatoire ornithologique sur le petit lac de Pannecière dans le Morvan, l'installation de supports de nid pour les cigognes par ERDF avec la LPO...

# Tara Océans

Le monde secret

20 ans d'aventure ! En 2009, après une épopée de 18 mois, Tara sort victorieusement de sa dérive arctique et inscrit son nom dans l'histoire de l'exploration. À peine quelques mois après son retour, « La baleine », comme la surnomme affectueusement son équipage, est repartie faire le tour de la planète océan, histoire de rappeler qu'elle n'avait que 20 ans d'existence et toute la vie devant elle.



## La face cachée des océans

Parlons « baleine », justement. Depuis ces mêmes 20 ans, les regards sont braqués sur la sauvegarde des citadés, des tortues ou la mort annoncée – hélas à juste titre – du thon rouge. Ce monde marin en perdition est devenu l'emblème de la folie des hommes. Peut-on encore sauver les baleines ? Oui, sans doute. Mais on se trompe de combat. Préserver les baleines ne sauve que nos consciences et ne résout rien en réalité, car le pouvoir vital des océans est ailleurs, détenu par un peuple secret autant que minuscule que l'on appelle plancton.

Ce plancton est composé d'innombrables organismes microscopiques – larves, virus, algues, bactéries, crustacés ou méduses – qui errent dans les océans par milliards et dont les pouvoirs sont extraordinaires : nous leur devons une bouffée d'oxygène sur deux que nous respirons. Notre climat, nos ressources alimentaires et minérales (dont le fameux pétrole), même les nuages de l'atmosphère, tout ou presque dans notre vie provient de ce monde marin ignoré. Que sait-on de ce monde ? Trop peu. Si ce n'est qu'il est organisé, très dynamique et que lui aussi, subit de plein fouet la pression de l'homme.

Ce constat d'urgence a décidé de la mission en cours de Tara, mission sobriement baptisée « Tara Océans ». La goélette scientifique, partie de Lorient en septembre 2009 entame sa troisième et dernière année d'exploration du monde secret.

Objectif : dresser un inventaire biogéographique du plancton sur toutes les mers du globe. Dirigée par le docteur Éric Karsenti et Étienne Bourgois, elle réunit plus de 150 scientifiques du monde entier. Leur objectif à terme est de créer une base de données biologiques de référence (bio-bank) mais aussi de mieux cerner le fonctionnement des écosystèmes marins dont nous dépendons.

## Tara, sonde en orbite océanique

Pour la mission « Tara Océans », de nombreuses modifications ont été apportées au bateau. Treuil grand fond, congélateur moins 80°C, deux laboratoires – un dit sec et l'autre humide – et un centre d'imagerie microscopique ont été installés à bord, faisant de Tara une sonde marine ultrasophistiquée. Ils permettent d'imager et de conserver des milliers d'échantillons de vie marine en continu. Autrefois réservées aux grands navires océanographiques, ces opérations sont devenues possibles en 2009 sur Tara grâce au développement d'une série de prototypes d'appareils d'océanographie miniaturisés.

À bord, l'aventure est scientifique, mais le pari lui est bien humain. Obtenir des résultats par tous temps, dans toutes les circonstances et selon un protocole que certains qualifient de rigide. Avec un tel plan, le moindre imprévu ne manque pas de se...

par Michell FITIOT



# À l'intérieur des volcans

Depuis qu'ils se sont rencontrés au Pôle Nord en 2002, Bettina Aller et Jean-Gabriel Leynaud ont décidé de passer leurs vacances sous le signe de l'aventure. En 2004, passionnée par l'océan Arctique, Bettina avait réussi à convaincre son caméraman de mari de l'accompagner pour tenter de rejoindre le Pôle Géographique depuis les côtes sibériennes. Une idée fixe chez elle, puisqu'elle avait déjà deux tentatives infructueuses en solitaire au compteur. Mais en couple c'est toujours mieux...

Habitué des régions polaires et des tournages de par le monde, Jean-Gabriel croyait connaître le froid et la vie à la rude. Mais non, un tournage c'est le grand confort comparé au mode de survie sur la banquise. Là, il faut apprendre à vivre et à avancer sur plus de 900 km en tirant un lourd traineau par -47° C. « Il faut réussir à devenir un animal polaire », dira-t-il en rentrant. Tout un programme.

Pour Bettina ce n'était qu'une mise en bouche et à peine rentrée à la maison elle commençait déjà à rêver d'un voyage polaire encore plus long et plus dur. À la fois refroidi et fasciné par l'expérience de ce périple de 58 jours, Jean-Gabriel se laissa convaincre d'y retourner en 2006 pour une tentative de traversée de l'océan



Arctique via le Pôle Nord qui dura 99 jours avant de se terminer dans l'eau...

Le temps sans doute, cette fois pour Jean-Gabriel, de concocter une vengeance à la hauteur : un voyage dans la marmite du diable, le lac de lave du Nyiragongo ! Pour être sûr que se soit bien assez chaud, Jean-Gabriel décida d'agrémenter le voyage d'un passage par le plus chaud désert du monde : la dépression de Danakil en Éthiopie et son volcan actif l'Erta'Ale. Quoi de plus chaud qu'un lac de lave en plein désert ?

Jean-Gabriel avait eu la chance de filmer ces deux volcans et nombre de ses docu-

mentaires scientifiques avec le volcanologue Jacques Durieux. On se souvient entre autres de Nyiragongo, un volcan dans la ville primé à Dijon en 2004 (réalisé par Antoine de Maximy et produit par Bonne Pioche). Au fil de ces films, et de quelques explosions volcaniques, Jacques et Jean-Gabriel sont devenus amis et c'est tout naturellement qu'il a accepté d'accompagner le couple au cœur de « son » volcan : le Nyiragongo. Celui-là même dont le gigantesque et tumultueux lac de lave fit dire à Maurice Kraft qu'il était « le plus beau volcan du monde ». Perché à 3 450 m, le cratère du monstre domine la ville de



Dans les parties de volcans d'Erta'Ale.



Lac de lave du Nyiragongo

Goma située à moins de 14 km sur les bords du lac Kivu.

Jacques Durieux y a vécu 6 ans dans les années 70, c'est à cette époque qu'il a accompli la première descente à l'intérieur du cratère en compagnie de l'alpiniste Walter Bonatti. Il fallait bien un aussi grand alpiniste pour se risquer à trouver un passage dans ces parois aussi verticales qu'instables où aucun point d'assurance n'est réellement fiable. À présent Jacques connaît bien la voie qu'il va emprunter avec Bettina et Jean-Gabriel, mais chaque descente à l'intérieur de ce gigantesque cratère de plus de 800 mètres de profondeur réchauffé par son lac de lave bouillonnante de 300 mètres de large requiert un engagement total.

Jacques Durieux est très souvent revenu sur le Nyiragongo au profit de missions scientifiques le plus souvent centrées sur le dynamisme des lacs de lave. Mais sa mission la plus périlleuse a eu lieu en 1994 pour le compte des Nations Unies lorsqu'une éruption se préparait alors que plus de 800 000 réfugiés du génocide rwandais

campaient au pied du cratère. Il lui fallut alors décider entre une évacuation générale - qui aurait pu coûter la vie à 40 000 malades trop faibles pour supporter le déplacement et le risque de voir tout le camp disparaître sous la lave...

En 2002, le Nyiragongo se réveille violemment et ravageait le centre ville de Goma en faisant une quarantaine de victimes. Pour assurer sa protection, Jacques Durieux fut nommé par l'ONU à la tête de l'Observatoire Volcanologique de Goma. Aujourd'hui, Bettina s'apprend à découvrir un peuple qui reconstruit encore sa ville, 2 mètres plus haut, sur la lave refroidie et qui, malgré l'instabilité toujours présente, tente de panser ses plaies après des années de guerre.

Une fois dans la jungle, au Congo, ce ne sont pas des ours polaires, mais des gorilles des montagnes que l'on rencontre. Vivant dans la zone frontalière entre Rwanda, Ouganda et Congo, ils partagent leur territoire avec des factions armées de rebelles de toutes sortes issues de 30 longues années de conflits qui ont sévi dans la région.

Bien que situé à l'autre bout du Grand rift africain, l'Éria Ale et son lac de lave ont eux aussi été souvent rendus inaccessibles par les conflits humains. Suite à la guerre entre Éthiopie et Érythrée nombre de groupes armés ont continué de semer le trouble des deux côtés de la frontière. Les Afars, ne reconnaissant qu'à moitié l'autorité d'Addis-Abeba et pour pénétrer leur territoire il faut être accompagné de leurs miliciens. Au centre de ces tensions se trouvent les ressources minières, l'extraction du sel et la possible découverte de pétrole des géologues chinois. Ces derniers sont très présents dans la dépression de Danakil. Ils y construisent une route à travers le désert et espèrent récupérer l'exploitation des ressources naturelles. Bien sûr, ils ont été les premières victimes des tensions locales et c'est parmi eux qu'on dénombre la majorité des victimes de mines placées sur les pistes.

Au cœur du désert se trouve un deuxième volcan actif : le Dallol qui réserve à ses visiteurs quelques-unes des plus belles résurgences d'acides et de métaux au monde. Dans un décor féérique, les lacs verts succèdent aux formations jaunes, oranges et rouges. Tout cela semble absolument irréel, seules les traces que les conflits passés ont laissés dans les locaux de l'ancienne mine rappellent la dure réalité de cette région du monde.

par SOMBRERO & CO

[www.nopenalms.com](http://www.nopenalms.com)

À l'instar des volcans... est un film de Jean-Gabriel Leynaud (Documentaire) - Bonatti & Co et Image 7 - France - 52 minutes - DVD. Ce film raconte le parcours de Jacques Durieux qui a travaillé notamment depuis le volcan.

Bettina, Ale et Jean-Gabriel Leynaud ne sont pas des aventuriers professionnels, mais des passionnés qui ont un besoin régulier de nouvelles terres à découvrir. Dans son travail à la direction d'un groupe de guides locaux, Bettina est le premier à aller que 2 fois par 6 semaines. De temps en temps, il se fait voler un peu d'argent pour débloquer le matériel. Jean-Gabriel travaille lui depuis plus de 20 ans comme chef expédition sur des expéditions, dans l'attente d'un prochain départ imminent. Ses films courts ont été, 60 jours sur le globe, de pays en pays, avec 21 jours de l'Inde au Japon.



# 6 mois de cabane au Baïkal

dans les forêts de Sibérie



Je me suis installé pendant six mois dans une cabane au sud de la Sibérie, sur les bords du Baïkal. Avant quarante ans, je m'étais juré de faire l'expérience du silence, de la solitude, du froid. Demain, dans un monde de 9 milliards d'humains, ces trois états se négocieront plus chers que l'or. J'étais à l'étroit dans la nature de France.



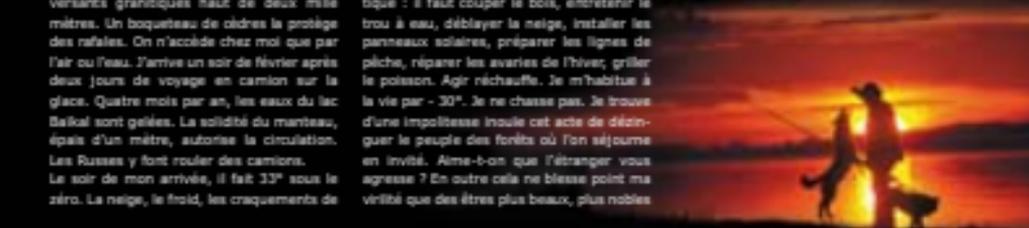
Ma cabane fut construite par des géologues soviétiques. C'est un cube de rondins, de trois mètres sur trois, chauffé par un poêle en fonte. L'eau s'élève sur un cap de la rive ouest du lac Baïkal, dans la réserve naturelle de la Lina, à quatre jours de marche du premier village et à des centaines de kilomètres d'une piste. Elle s'appuie sur des versants granitiques haut de deux mille mètres. Un boqueteau de cèdres le protège des rafales. On n'accède chez moi que par l'air ou l'eau. J'arrive un soir de février après deux jours de voyage en camion sur la glace. Quatre mois par an, les eaux du lac Baïkal sont gelées. La solidité du manteau, épais d'un mètre, autorise la circulation. Les Russes y font rouler des camions. Le soir de mon arrivée, il fait 33° sous le zéro. La neige, le froid, les craquements de

la glace. Six mois à vivre ici. Je vais enfin savoir si j'ai une vie intérieure. Quatre caisses remplies de matériel, de pâtes et de Tabasco sont rangées sous l'auvent. À l'écrou, ma liste de courses ressemblait à un inventaire d'orpailleur du Klondike : carnés à pêche, lampes à huile et raquettes à neige. J'ai aussi acheté une icône de saint Séraphin de Sarov, l'ermite du XIX<sup>e</sup> siècle qui se retira dans les bois. Pour vivre, il faut des livres, de quoi picher, quelques bouteilles et beaucoup de tabac. Recette du bonheur : une fenêtre sur le Baïkal, une table devant la fenêtre. Je vais passer six mois à la mode russe. Je suis venu ici me réconcilier avec le temps. Je veux lui demander de m'apporter ce que les immensités ne me procurent plus : la paix. Au-dessus du châlit, je cloue une planche de pin et y range les livres de la quatrième caisse. Chaque jour passe, se dresse à l'aube, offert en page blanche. Vivre en cabane c'est l'expérience du vide : nul regard pour vous juger, nulle compagnie pour vous inspirer, pas de garde-fou. La liberté, ce vertige.

L'impératif pour vaincre l'angoisse, c'est de s'imposer un rythme. Le matin, je lis, j'écris, je fume, apprends de la poésie, je dessine et joue de la flûte. Puis ce sont de longues heures consacrées à la vie domestique : il faut couper le bois, entretenir le trou à eau, déblayer la neige, installer les panneaux solaires, préparer les lignes de pêche, réparer les avaries de l'hiver, griller le poisson. Agir réchauffe. Je m'habitue à la vie par -30°. Je ne chasse pas. Je trouve d'une impolitesse insolite cet acte de déjouer le peuple des forêts où l'on séjourne en invité. Aime-t-on que l'étranger vous agresse ? En outre cela ne blesse point ma virilité que des êtres plus beaux, plus nobles

et mieux découplés que moi vaguent en liberté dans les sous-bois immergés. L'après-midi, j'explore mon domaine, cours les bois, repêché les traces de cerfs, de loups, de lynx et de visons. Souvent, je grimpe dans le montagne. Le Baïkal se révèle, au-dessus de la ligne des arbres. À 80 kilomètres vers l'Est, les sommets de la Bouriatie annoncent les steppes mongoles. Moi qui sautais sur chaque seconde de la vie pour lui tordre le cou et en extraire le suc, j'apprends à fixer le ciel pendant des heures, assis près d'un feu de bois. Parfois une tempête balaise la neige. La glace du lac se découvre vive, pure, veinée de nervures turquoises.

La solitude ne me pèse pas. Le carnet de note prend la valeur d'un compagnon poli. Le défi de six mois d'emtage, c'est de savoir si l'on réussira à se supporter. En cas de dégoût de soi, nulle épaule où s'appuyer, nul visage pour se lustrer les yeux. Tous les vingt ou trente kilomètres un poste de garde abrite un inspecteur de la forêt. Mes voisins viennent me rendre visite à l'improviste. Ils refusent de retourner en ville. Parfois un pêcheur s'arrête chez moi. Ritus : je débouche la vodka, et l'on vide trois verres. Le premier à la rencontre, l'autre au Baïkal, le troisième à l'amour. On verse une goutte sur le plancher pour les





deux domestiques. Mes visiteurs m'annoncent les nouvelles du monde : les marées noires, les émeutes de banlieue, les crises financières et les attentats. Les nouvelles ont été inventées pour convaincre les ermites de demeurer dans leur retraite.

Février passe, glacial ; mars, lentement et avril, cuité. Un jour, quelque chose change à la surface. La glace se gorge d'eau, signe de débâcle proche. Le 22 mai, les forces du printemps minent l'assaut, ruinant les efforts de l'hiver pour ordonner le monde. Un orage secoue le manteau de glace, les blocs explosent, libèrent des pans d'eau qui submergent les éclats du vitrail. L'hiver a vécu, le lac s'ouvre, la forêt s'anime. Les ours réveillés rôdent sur les berges, les larves transparent l'humus, rhododendrons et roses sauvages fleurissent. Les bêtes savent que la douceur ne durera pas et qu'il faut se reproduire dans l'urgence.

Un inspecteur de la réserve me fait cadeau d'Aika et Bék, deux chiens sibériens de quatre mois. Mes deux compagnons aboient quand l'ours arrive. Par deux fois, nous tombons nez à nez avec de beaux spécimens d'urus arctos, maraudant sur les grèves. Mes chiens s'attachent à mes pas. Ensemble, pendant trois mois, nous battons la forêt.

Quand les derniers glaçons ont libéré les eaux, je glisse en kayak sur le lac. Les talus sablonneux marbrent les rives de plaques d'or. Les cascades ruissellent sur les falaises : libérées, elles viennent prendre les eaux. Quand les nuages coiffent les crêtes, il faut regarder la rive car ici, la tempête s'abat en dix minutes.

Le génie de ces lieux se confirme au fur et à mesure que mes yeux en connaissent chaque repli. Vieux principe de sédentaire : on ne se lasse pas de la splendeur devant laquelle on vit. La lumière est là pour nuancer les visages de la beauté.

Un jour, je dois rentrer, quitter mes bêtes, fermer la porte, charger mes caisses dans le bateau qui m'attend. Je ne savais pas que la fourrure des chiens absorbait si bien les larmes. Je quitte ma cabane où j'ai réussi à faire la paix avec le temps en privilégiant l'immobilité du styliste à la fièvre du voyageur, la verbé de l'instant aux impostures de l'espoir. J'aurais dû me rendre compte plus tôt que les statues ont l'air apaisées.

Si cela se trouve, nous finirons de plus en plus nombreux en cabane. À mesure que le monde se confirmera invivable - trop bruyant, trop peuplé, trop confus et trop

chaud - certains d'entre nous gagneront les bois. La forêt deviendra le recours des exilés de leur époque. De petites communautés se replieront sous les futaies, défricheront des clairières, s'y créeront une vie joyeuse, protégée du fracas moderne, hors de portée des tentacules urbaines.

Dans l'histoire, à chaque fois que le monde s'est embrasé, les bois ont tenu le refuge de leurs nefs. Le tonnerre de la technique, les tremblements de la guerre rouleront jusqu'à l'orée des frondaisons mais n'y pénétreront pas. L'autorité des villes s'arrête elle aussi aux lisières. Et les forêts, rompues à l'éternel retour des printemps, ne s'effondrent jamais que des âmes mélancoliques viennent chercher refuge sous leurs voûtes. La consolation des forêts : savoir qu'une cabane vous attend quelque part, où quelque chose est possible.

par Sylvain TESSON



À l'heure de l'incendie au Québec | Ici et là de Sylvain Tesson et Nicolas Tesson | L'Édition de l'Épave | Paris | 12 pages | 2011



# Dragon ladies

Nous irons à Venise

L'association « Ensemble pour Elles » (association de femmes opérées du sein) a lancé la première équipe française de « Dragon ladies ». Leurs prénoms ? Béatrice, Odile, Catherine, Sylvie, Chantal, Nathalie... Leurs âges ? Entre 34 et 60 ans. Leur sport ? Le Dragon boat. Une discipline venue de Chine et qui a fait son apparition sur le canal de Rialto. C'est une longue embarcation de 12 m à tête de dragon, un tambour rythmant la cadence, une barreuse et 20 pagayuses ramant de toutes leurs forces pour faire avancer les 250 kg du bateau.

Mais le plus singulier ce n'est pas le bateau, c'est son équipage. 21 femmes originaires de la région, qui partagent une histoire en commun. Une histoire douloureuse, mais qu'elles ont décidé de braver ensemble. Toutes ces femmes ont été opérées d'un cancer du sein. Pour certaines qui colifent encore leur tête d'un foulard coloré, très récemment. Pour d'autres, depuis plusieurs années.

Il faut les voir pagayer, ces moussaillonnes ! Elles cherchent à synchroniser leurs gestes. Elles courbent l'échine pour fendre les flots. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse chaud, elles s'entraînent 3 fois par semaine. Certaines d'entre elles n'avaient jamais pratiqué d'activité sportive auparavant. Ce qui les motive ? Être ensemble, se soutenir, s'encourager, surmonter leurs peurs et surtout briser les tabous. Le tabou de ce bras fragilisé par l'opération et qui ne devrait plus leur permettre de pratiquer le moindre activité. Mais voilà, les tabous sont tombés. C'est même un

oncologue (Bruno Cutuli) et une psychologue (Sylvie Cappelloni), tous deux praticiens à la polyclinique Courlaency, qui ont encouragé la création de ce groupe, conscients que : « rien n'est plus réparateur qu'une vie pleine et active ». Ils savent que les gestes, sollicités par ce sport, sont parfaitement compatibles avec les contraintes de la maladie. Ils le savent grâce au docteur Mc Kenzie, oncologue canadien précurseur et adepte du dragon boat qui, en 1992 a créé le 1<sup>er</sup> équipage composé de patientes à Vancouver (Canada). Depuis, cette aventure humaine a fait le tour du monde. 150 équipes de Dragon Ladies ont fleuri sur la planète, du Canada à l'Australie, de la Nouvelle-Zélande à l'Europe, rassemblant des femmes de tout âge et de tout horizon. Mais jusque-là aucun équipage français n'était au rendez-vous...

Ce premier équipage français est né, accueilli par le magnifique club des Régates niémoises, et encadré par trois entraîneurs sportifs du club de kayak local, Alexandre Perrin, Thomas, Étienne Boucher... Une kinésithérapeute a même rejoint le groupe, afin que chaque femme puisse ramer en toute confiance, en toute sécurité...

Fortes de tous ces soutiens humains et sportifs, ces femmes ont réalisé, au mois de mai 2010, leur premier rêve (individuel et collectif) de Dragon ladies. Elles ont participé à la Vogalonga (grande manifestation nautique à Venise) et couru les 18 km avec leurs homologues italiennes qui les encouragent depuis le début. Pendant 9 mois, ce projet les a portées, avec des moments de doutes et de peurs. Étaient-elles capables de constituer un groupe suffisamment solide psychologiquement et physique-

ment ? Pouvaient-elles se soutenir mutuellement pour que l'envie l'emporte sur les doutes ? Trouveraient-elles les soutiens financiers nécessaires ? Ce rêve s'était transformé en véritable défi. Mais la force du groupe, le dépassement de chacune, ont eu raison des obstacles.

Aujourd'hui, très fières, elles fendent encore les flots du canal avec leur propre bateau. Un bateau rose, la couleur du cancer du sein, financé par l'Institut National du Cancer. Un bateau reconnaissable au son de son tambour, mais surtout, aux rires et à la joie de vivre qui en émanent. Les plus sportives se sont lancées un nouveau défi : La traversée de la Manche (prévue pour juin 2012) et les autres s'entraînent pour la Vogalonga 2012.

par Sylvie BARBE

Dragon Ladies - Avec Denis J. Houbert | sur un film de Estelle Barbe  
Production : Double Production - France - 12 minutes - 2010.



# Huis clos islandais

Imaginez que vous marchez sur une route et que vous n'entendez que le son d'une canne blanche qui frappe le goudron. Imaginez que vous êtes parti traverser un pays (l'Islande), mais que, de ce voyage, vous ne verrez rien, ni le ciel ni la terre, aucun visage, aucun paysage. Cette maladie évolutive et rare, nommée choroidite multifocale bilatérale, vous a rendu aveugle. Bientôt c'est à votre ouïe qu'elle s'en prendra. Aïe, vous ne percevrez plus que dans le lointain les heurts de votre canne sur le bitume, le chant des torrents des cascades ou le son du vent fouettant votre visage. Que vous restera-t-il alors pour apprécier l'univers qui vous entoure ? Georges Nicolas est allé chercher la réponse à cette question au bout d'un effort surhumain, butant sur chacun des cailloux jalonnant son chemin, ne distinguant du pays traversé qu'un décor en noir et blanc.

Georges marche agrippé à mon bras. Je lui indique les obstacles du terrain et lui décris les zones visitées. Nous quittons la ville de départ de notre voyage, nommée Husavik. L'air marin, du port des pêcheurs islandais, venu de l'océan des baleines, où se confondent l'Atlantique Nord et la mer Arctique, s'atténue sur la route qui mène à l'intérieur des terres. Nous empruntons la piste F26 qui traverse l'Islande du Nord au Sud, sur près de 300 kilomètres.

Des champs de laves, éjectées des volcans, au pied du plus grand glacier d'Europe (le Vatnajökull), en passant par les désolants territoires des Highlands (où ne peuvent survivre que les cailloux et où se sont déroulés les entraînements des cosmonautes en partance pour la lune), nous marchons comme deux sherpas mal entraînés, portant une charge de 20 kg (le poids de notre autonomie constituée de nourritures lyophilisées et de l'équipement de campement).

Si, au début de la marche, la main de Georges me déséquilibre, elle devient en quelques jours un véritable soutien. Nous faisons à présent corps dans notre trek improbable. L'humour prend souvent le pas sur la fatigue : « Tu es de la chance de ne pas voir les immensités qu'il nous reste à franchir ! » dit-je à mon ami.

Je m'épuise psychologiquement en surveillant les cailloux placés sur le chemin de Georges, tandis qu'il s'épuise parce qu'il ne voit rien du chaos sous ses pieds. Au point qu'au sommet d'un col à 700 mètres, abrités des vents violents derrière un bloc, nous comprenons que la marche doit cesser. Après des crevasses au pied provoquées par le frottement de ses chaussures, voilà qu'une vilaine entorse à la cheville empêche mon équipier d'effectuer les 25 kilomètres journaliers. Ce n'est donc pas le manque de vision qui fait obstacle, ni même nos conditions physiques (qui se renforcent depuis notre départ), mais la solidité de nos pieds.



« Maintenant, me dit Georges, tu voyages avec un aveugle boiteux ! »

Au bout de la piste F26, finalement atteinte grâce au 4x4 d'un couple d'Islandais, la canne blanche de Georges reprend son toc-toc lincinant sur l'asphalte d'une route rectiligne qui mène à la mer du sud. Au pied des volcans Hekla et Eyjafjallajökull, ou sous les fumeroles des sources d'eau chaude, nous continuons d'avancer malgré les douleurs de l'entorse, et parvenons enfin à accomplir nos derniers kilomètres. 20 jours après notre départ, et après avoir franchi une vaste plage, le chahut des vagues signe la fin du voyage. Au sommet d'une butte, la bande éblouissante de la mer agitée se profile à l'horizon. Georges se tient à sa canne. En percevant les effluves marins, il ne peut s'empêcher d'éclater en sanglots, tant l'effort pour atteindre ce but a été éprouvant.

Je lui demande alors : « Depuis que tu as perdu la vue en 1995, qu'est-ce qui t'aide à avancer ? » Il me répond : « Je continue de vivre et de marcher pour mes amis, ma famille, ma femme et ma petite-fille dont je ne connais pas le visage. Elle sera toujours une ombre... »

par Philippe SAUVE



# La montagne magique

sur les chemins du Kailash



« L'important n'est pas de se rendre dans un lieu, mais d'emprunter le chemin qui y mène ».

C'est ce que j'ai découvert, fin 2010, en revenant du Mont Kailash.

C'est un voyage que je préparais depuis 10 ans, depuis que la mort a cueilli mon frère Thomas sur une route afghane. Même avant cet événement tragique, la magnétisme de la montagne sacrée m'aurait en douce pour nous réunir de nouveau. Mon premier voyage au Kailash, à l'extrême ouest du Tibet, fut en 1995. Thomas et moi avons été lauréats des bourses de l'aventure de La Guilde. Le but était de réaliser un reportage sur les pèlerins du Mont Kailash. L'argent obtenu nous avait permis de voyager jusqu'à Ali, une ville-garnison à l'ouest du Tibet, à 300 km de la montagne sacrée. Ensuite, nous étions livrés à nous-même, sans le sou. Voyager ainsi obligeait toutes les rencontres. De ces trois mois d'aventure, où la mort, déguisée en froid glacial tenta de nous prendre à plusieurs reprises, nous avons vécu notre voyage le plus marquant. Curieusement, les batailles les plus sanglantes, vous laissez parfois les parfums les plus sublimes. Dans les six années qui suivirent, jusqu'à la veille de sa mort, nous évoluons sans cesse la montagne. La montagne, le lac et cette région devinrent la terre promise, l'ailleurs fabuleux où tous les maux se dissolvent et ne vous laisse que l'essentiel.



À la mort de Thomas, c'est naturellement par l'État et cette région reculée que mon esprit fut attiré. Là-bas se trouvait sans aucun doute le miracle, le paravent à cette plaie béante. Sans vraiment y réfléchir, au fond de moi, j'avais cette certitude.

Pour voyager, le Tibet est un pays compliqué, les autorités chinoises y exercent une pression considérable. En 2008, les émeutes de Lhassa achevèrent d'enclaver le Tibet. Improbable d'y voyager librement, désormais le Kailash se mérite ! En 2009, je rencontre Florence, qui a une connexion particulière avec cette montagne. Nous décidons d'y aller ensemble et commencer les préparatifs du voyage. Rapidement, Valérie Abita (productrice), France 5 et la chaîne Voyage manifestent leur intérêt pour ce projet.

Fin août 2010, je retrouve Florence à Katmandou. À ce moment précis, nous ne sommes pas du tout sûrs d'être en mesure de faire un film. Va-t-on pouvoir entrer au Tibet ? Quels obstacles nous attendent ? Le Kailash sera-t-il visible, ou dissimulé derrière d'épais nuages ?

Je ne sais toujours pas pourquoi. Peut-être parce que nous étions deux, un homme et une femme passant éventuellement pour



un couple ; peut-être parce que Florence est franco-vietnamienne et qu'elle pouvait donc ressembler à une Chinoise ; peut-être par notre attitude ; peut-être parce que des esprits mystérieux veillaient sur nous ; ou tout simplement par ce que nous mentionnons le Kailash... Nous sommes passés à travers tous les obstacles.

Arrive le jour de mon hommage ultime à Thomas : mettre sa montre fétiche sous un chorten que je construis devant la face nord. En faisant ce geste, que j'avais imaginé depuis 10 ans, je me rends compte que je ne suis en train de ne faire qu'un geste, rien de plus. Toute cette attente pour ce simple geste ? Je n'ai trouvé la réponse que quelques mois plus tard, au montage du film, en feuilletant l'aventure, en l'écrivant.

Une chose, un voyage, un lieu ne sont rien. C'est ce qu'on en fait qui est quelque chose, un poème, une peinture, un ouvrage ou un film. Et cela fait partie du voyage, de l'aventure. Un lieu n'est rien. C'est le chemin qui est quelque chose. Pour moi, ce chemin a commencé le jour de ma rencontre avec Florence, et s'est achevé avec ce film. C'est un très beau voyage et une belle aventure, qui m'ont offert ce que j'attendais : la paix et la liberté.

par Simon ALLIX





Ce film est un hommage à la beauté du Tibet, à la force et au courage des Tibétains, à leur réalité étonnante, si inspirante ! C'est aussi un film qui parle de notre relation avec ceux qui sont partis, à ce désir de les rejoindre parfois, à cette tentation du voyage définitif...



Il m'arrive de penser que la vraie aventure commence de l'autre côté !

Et de fait, notre pèlerin au Kailash parle de cette dualité omniprésente, si difficile à accepter, l'oppression et la liberté, la vie et la mort, le ciel et la merde... Des interrogations simples et fondamentales, que l'on a dès l'enfance et que tout un mode de vie nous apprend à enfouir et à ignorer jusqu'au point de rupture, jusqu'à la saturation, jusqu'au moment où une révolution intérieure s'engage et ne s'arrête plus.

Je vois mon parcours comme la construction d'un immense puzzle, celui d'une perception, d'une conscience du monde, qui se construit pas à pas. Après avoir fait plusieurs films sur la science et l'aventure humaine, la vie m'a amenée au cœur de l'Himalaya. Ce fut un choc, une découverte déterminante. La sagesse et la finesse d'analyse des resorts humains, tels qu'ils sont décrits dans le bouddhisme tibétain m'ont profondément touchées. Cette partie du monde nettoie l'esprit et l'âme. Je comprends mieux pourquoi tant de voyageurs, d'écrivains, de cinéastes sont fascinés à jamais par l'énergie qui s'y trouve. Quand

j'ai rencontré Simon, je rêvais d'aller au Kailash depuis deux ans. Son père, géographe et explorateur, m'avait beaucoup marqué lorsque j'étais étudiante. Et Thomas, ce frère en état de recherche spirituelle, cet explorateur de l'âme et de la conscience, j'avais l'impression de le connaître intimement ! Thomas étant le lien qui nous unissait Simon et moi, on a vraiment fait ce voyage et ce film tous les trois. Sans oublier l'aide de Tiffen, la compagne de Simon, qui a soutenu cette aventure du début à la fin, avec beaucoup d'amour et de patience... Ce n'est pas évident de laisser son homme, faire le voyage dont il rêve depuis si longtemps, avec une autre ! L'ironie c'est que, au début, je ne voulais pas filmer ce pèlerinage. Je voulais juste vivre l'expérience, sans m'embarasser des contraintes d'un tournage. C'est parfois tellement mieux de vivre sans penser à « produire », à laisser une trace. Mais comme s'il était important que nous partagions cette aventure avec d'autres, tout s'est mis en place pour que l'on puisse réaliser ce film. L'univers graphique de Simon, qui rend si bien compte de la poésie invisible qui souffle là-bas, m'a

convaincu aussi de la justesse du projet. Car ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant de capturer ce qui nous a donné à voir, mais de faire apparaître la magie de l'invisible.

Une fluidité, une évidence étonnante nous ont donc protégés pendant tout ce périple... des démons intérieurs de chacun, de nos égos, de nos blessures, des forces de division toujours à l'œuvre où qu'on soit... car nous regardons dans la même direction.

Aujourd'hui, après avoir filmé de façon interdite ce Tibet asphyxié par la peur et l'oppression, quelque chose s'est déclenché en moi : l'envie de faire des films plus engagés, d'aller là où c'est difficile, d'observer in situ ce que j'ai acquis par l'expérience. D'où l'idée de retourner en Égypte, de suivre cette transition si complexe et si difficile à laquelle sont confrontés les Égyptiens, de rester en immersion pendant plusieurs mois dans cette mégalopole et de continuer cette exploration des processus de « transformation » à une autre échelle.

« Comment trouver le courage de changer les choses, comment accepter les choses que l'on ne peut pas changer et avoir la sagesse de dicter l'un et l'autre ? » Cette ancienne prière de la sérénité que j'ai découverte grâce à un cinéaste égyptien résonne en moi tous les jours...

Bon baisers du Caire.

par Florence TRAV

Le Montagne invisible, sur les chaînes de Kailash : une œuvre de Florence Trav et Simon de Laet (Production : Étoiles & Co avec la participation de France 3 et Orange - France - © Étoiles - 2011)







n'avoir jamais été empruntées ; des petits ruisseaux barricadés par la nature, font alors dire à Patrice et à plusieurs reprises : « On ne va jamais passer là ». Mais c'est oublier la devise du capitaine : « Nous progressons mètre après mètre à travers des rideaux de végétation car jamais nous ne baissons pavillon ».

L'équipage s'établit à Ouanary, ce village perdu sur les Monts de l'Observatoire, peuplé d'une soixantaine d'habitants, accessible uniquement par voie d'eau ou par avion, et la piste est en état... À Ouanary, il est au cœur du trafic qui l'occupe. Le Brésil est à quelques tours de moteur, la montagne des Trois-Pitons, réputée pour son potentiel aurifère est à peu d'heures de marche. Tous savent que, depuis leurs survols aériens, quelques placers de chercheurs d'or en activité s'y trouvent. L'équipage comprendra par la suite qu'une communauté entière s'est installée, en toute impunité, au cœur de la jungle des Trois Pitons... Bien entendu, l'ambiance particulière du village séduit l'équipage et Patrice, qui bien avant la fin du tournage, a déjà un titre en tête... C'est certainement cette arrivée sur un placier déserté et sous une pluie battante qui marque mon séjour au sein de la jungle amazonienne.

Nous voilà heureux transpirants, chargés de nos sacs et matériels, sur ce layon qui nous mène, nous le savons désormais, au placier de Vao, Maranaon et les autres,

certains de les retrouver et de poursuivre ce qu'une autre partie de l'équipage a commencé : vivre au sein d'un site de chercheurs d'or, avec ses travailleurs dont nous condamnons l'activité dévastatrice comme l'utilisation du mercure mais dont nous percevons et comprenons aussi la misère et les nécessités.

Nous sommes donc sous la pluie devenue diluvienne, nous interrogeant silencieusement après quatre heures de marche, sur ces carbetts vidés, sans hamacs, ce chantier sans moteur ni tables d'orpaillage. Où sont passés Vao, Maranaon et les autres ? Nous savons qu'une opinion Harpie a eu lieu dans le secteur, un nom donné aux missions de la gendarmerie française et des légionnaires chargés de déloger les clandestins, détruire leurs campements et matériels. Certains membres de l'équipage y participeront d'ailleurs, avec cette conscience qu'après la face, il faut découvrir le côté pile. Finalement, nous venons nos amis sortir du bois, éprouvés par la peur qu'a provoqué notre arrivée. Prévenus par un guetteur, qui n'avait pas reconnu « le capitain », ils ont déguerpi en quelques minutes, jetant les ustensiles dans le ruisseau, les moteurs dans les baranques, cachant leurs sacs à dos de fortune dans les fourrés. J'assistai alors médusée et derrière l'objectif de ma caméra à la reconstruction express du campement. À peine délogés et renvoyés à la frontière, les Brésiliens reprennent le chemin du département français, se

réinstallent et poursuivent leurs affaires, infatigables et sans plainte. Ainsi va la vie dans les forêts guyanaises !

« L'or de Ouanary » retrace ces quêtes scientifiques, humaines, ces rencontres, des émotions partagées entre scientifiques, marins et clandestins au cœur de la forêt amazonienne. Patrice Franceschi, aventurier, écrivain, cinéaste, aux commandes de *La Bouteuse*, et après un tour du monde « À la rencontre des Peuples de l'eau », poursuit ainsi son aventure humaine, intellectuelle, physique et scientifique. C'est une véritable association de savoirs et de volentés, de forces et de courages, entraînant dans son sillage d'autres amoureux des vents, des mers et de l'aventure.

par Valérie LABADIE  
Co-réalisation du film

<http://la-bouteuse.org>

*La Bouteuse - à la recherche de l'Or de Ouanary* - est un film de Patrice Franceschi et Valérie Labadie (Co-réalisation) - Cinéma de Patrice Franceschi, Bataillon Journal - France - 12 minutes - 2011.





# Jolokia

L'odyssée des « bras cassés »

Le skipper **Éric Bellion**, accompagné de valides et d'handicapés, a réussi un tour du monde à la voile.

Le mal de mer et la nourriture en sachets lui ont retourné l'estomac durant tout le périple. **Chloé Henry-Blaibaud**, réalisatrice du documentaire « Jolokia, L'odyssée des « bras cassés », n'aurait pas eu l'idée de se plaindre. Ni son amie et copilote **Justine Gazotte** : « Il y a pire dans la vie que d'enfiler un cintre trempé. »

Le pire n'est jamais à court d'Imagination. Pour **Olivier Brisse**, 36 ans, ce fut de devenir aveugle, progressivement, quand il a eu cinq ans. **David Viguer**, lui, a percuté un camion qui a pulvérisé sa moto, sectionné sa jambe gauche, amoché son bras droit... Tous deux ont pourtant accompli un exploit sportif inédit sur un voilier de 50 pieds (15,24 m), le Jolokia, qui a parcouru les 11 000 miles de la route des épices entre Lorient et l'île Maurice en 68 jours, 22 heures, 52 minutes. Le meilleur survient toujours quand on sait le provoquer. Certains ont ce don, assorti, dans le cas d'Éric Bellion, d'une élégance modeste. Avec Nicolas Meisel, le skipper a eu l'idée de constituer un équipage de valides et de handicapés après un tour du monde à la voile qui l'avait mis en contact avec des jeunes frappés d'une infirmité motrice cérébrale (IMC). Ceux-ci rejoignent le bateau, Kiboune, aux escales. Cependant, ils restent spectateurs. « On était portés par un projet qui nous dépassait, c'était une aventure avec des gens fabuleux, dit le navigateur, mais j'étais frustré. J'avais envie que tout le monde soit acteur ».

Au Salon nautique, Éric rencontre Laurent Marzec, auteur du livre « À corps perdu (Presses de la Renaissance, 2007), où le jeune homme raconte télegraphiquement un tour du monde. En 2008, il a passé deux mois comme guide lavé au Sénégal, dans l'ouvrage. David est jugé inadapte depuis 1995.

pas sur Jolokia. Mais il participe à la gestion du projet, puis aux trois ans d'entraînement, comme Gregory Durmeaux, également en fauteuil roulant, qui a calé « quelques jours avant le départ. « Ce niveau de combativité, d'exigence, je ne l'ai jamais enduré. » dit-il. Avant, il a fallu trouver l'argent auprès de sociétés privées (Lafarge, Total, TFI...), l'appui de la Marine nationale, du secrétariat d'État à l'emploi et celui, décisif, d'un investisseur privé : Gonzague de Balignères, président de la banque Barclays Private Equity. « Quand on l'a rencontré, dit Éric, il était épuisé par le décalage horaire. Il a posé ses deux téléphones sur la table et il nous a promis de réfléchir. » Un mois après, il achetait la moitié du bateau. « S'il avait dit non, on aurait été obligé d'arrêter. », constate le navigateur.

*Jolokia, l'odyssée des « bras cassés » est un film de Chloé Henry-Blaibaud (Producteur : La Générale de Production - France - 52 minutes - DVD).*

## Les membres de l'équipage En mer :

**Éric Bellion** a réalisé un tour du monde de deux ans pour permettre à 43 jeunes hommes malades cérébraux de larguer les amarres. **Christophe du Klouane** a été le premier malade et a reçu de nombreux prix. **Eric** est consultant en partenariat et communication.

**Olivier Brisse** est détenteur du record du monde de vitesse en planche à voile non-motorisé. À l'âge de 18 ans, il est actuellement chargé de mission en communication dans la formation des chiens-guides. Passionné des sports de glisse, **Clotilde** pratique la voile en catégorie offshore coast et a participé à plusieurs championnats du monde en Roulepage en Solo, aux États-Unis et en Nouvelle-Zélande.

**Justine Gazotte**, graphiste, passionnée de voile, a remporté le titre national français en Laser, plus de 200 miles en 8 jours avant de partir pour New York. **Justine** a participé à de nombreuses courses côtières et offshore dont deux tripartites les Bermudes et un championnat du monde de Par 30.

**Nicolas Meisel**, chorégraphe à l'Agence française de développement, partage son temps entre les pays du Sud et ses passions pour la mer, le montage et les arts martiaux. Il est engagé depuis l'adolescence dans de nombreuses associations sportives et humanitaires.

**David Viguer**, informaticien, membre de kayak, a réalisé deux transatlantiques, un raid en canot dans le grand nord canadien, 2000 km, dans le Yukon, suivi d'un tour du monde. En 2008, il a passé deux mois comme guide lavé au Sénégal, dans l'ouvrage. **David** est jugé inadapte depuis 1995.

D'autres difficultés surgissent avec des questions profondes comme les abysses. « Qu'est ce que la faiblesse, la motivation, la différence ? Je suis arrivé avec des idées de boy-scout et je me suis retrouvé face à la réalité », analyse Éric. Au cours du projet, il fit ce merveilleux lapsus : « ...Du alors je traite d'égal à égal, comme un autre handicapé... » Ce fut un tour du monde drôle, touchant, qui boucule. Très peu de marins passent 68 jours en mer. Ceux-là l'ont fait, passant du rire aux larmes, comme le ciel au-dessus de leur tête. « Quand on est tout cassé, on n'offre pas une belle image », dit David. « Mais il y a un film pour prouver le contraire. »

par **Stéphanie GURRY**



**Chloé Henry-Blaibaud**, réalisatrice et journaliste reporter d'images. Après un tour du monde, elle réside en France pour filmer et réaliser ses projets. **Benoît-Louis** et **Andréa** l'ont aidée à la réalisation d'« Océans », de Yann Arthaud-Bertrand. **Clotilde** a accompagné l'équipage pour filmer le record.

et à terre :

- Marc Pella** : Chronique Naval
- Éric Hameval** : Animateur naval
- Pierre Meisel** : Éducateur, préparateur et coordinateur logistique
- Andréa Grati** : Médicins
- Laurent Marzec** : Co-Réalisateur du projet
- Gérard Zanichoni** : Auteur
- Jean-Yves Bernat** : Conseiller météo
- Sabine Audouze** : Coordinatrice performance
- Stephanie de Malmonesque** : Communication
- Gregory Durmeaux** : Skipper
- Clara Véron** : Attachée de presse
- Négine Bellan** : Touriste
- Clément Deschamps** : Gestion du site internet
- Virginie Aufferd** : Substitutrice
- Sébastien Harlier-Baudant** : Éditrice
- Raphaël Janssen** : Communication
- Nathalie de la Brosse** : Communication
- Nathalie Tubenjak** : Photographie

[www.defi-integration.com](http://www.defi-integration.com)

## Linea continua

Au « Matterhorn » (Cervin), le 17 mars 2010, une nouvelle voie, ses difficultés : qui s'en soucie ! Ce n'est que l'histoire d'un fils qui décide de revivre une aventure commencée 24 ans auparavant par son père. Avec lui, il va tenter de grimper le couloir « L'enjambée » qui s'élève à 1 200 m sur la face sud du Cervin, toujours vierge à cette date.

Il y a des années, avec d'autres guides, nous avons réussi à faire diverses voies (en hiver et en une journée), nous étions prêts à tenter le couloir qui fend le « Gran Becca » (nom donné par les habitants de Valtoumenché au Cervin). À deux heures du matin, un 21 décembre, j'ai quitté le Breuil, avec Walter Cazzanelli, pour escalader « L'enjambée ». Les deux tiers du parcours étaient faits. Mais, avec le retard et de la neige sur une portion verticale, nous avons rebrousse chemin après 24 heures d'efforts. Depuis cette année-là, chaque hiver, j'ai surveillé ce couloir vierge. Deux alpinistes suisses l'ont récemment essayé. Mais, arrivés au point que nous avions atteint, ils ont eu



aussi abandonné. Puis mon fils a grandi. Il a réalisé des sommets, en tant que guide professionnel mais aussi pour désirer de nouvelles techniques, de nouvelles voies, à la recherche d'aventure et de difficultés. Il m'a alors proposé de tenter à nouveau, avec lui, cette ascension inachevée. Ainsi, malgré les difficultés et l'âge de cette seconde cordée, nous avons vaincu le pari qui m'avait barré la route. Cette section a été très éprouvante. Mais Hervé, déterminé, et après quelques tentatives à mains nues, a réussi à passer au travers, lentement, sans jamais manquer une étape. Cela nous a offert la sortie vers 20h15. C'était fait. Nous étions chez nous ! Après une collation, nous

avons rejoint le « Cabane Carrel » à une heure du matin. L'immense Cervin plongeait sur nous, prêt à nous écraser...

par Marco BARMASSE

Après des années et l'excuse d'avoir réalisé d'autres « premières », mon père et moi, excités comme des débutants, nous nous sommes à nouveau encordés. Nous avons rarement grimpé ensemble. La dernière fois, cela remonte à 2001, lorsque nous avons fait la première ascension de « Friend », sur la face ouest du Breithorn. Après cela, nous avons repris nos chemins respectifs. Mais, malgré les distances, nous étions toujours unis par une même passion. Je voyageais de par le monde pour acquérir de l'expérience et mon père, toujours enthousiaste, travaillait comme guide. Chaque fois que nous nous retrouvions, ce « couloir » était dans nos conversations. Pour nous, le Cervin représentait plus qu'une montagne. Tant de choses ont été dites et écrites à son propos ! Mais l'important, c'est qu'il est dans mon cœur, qu'il me fait rêver. C'est la même chose pour mon père. Je tiens cela de lui. Si je ne peux pas y monter au moins une fois par an, il me manque. Mon père, avec ses 61 ans d'expérience, n'a jamais essayé de me pousser dans ses pas. Mais quand j'ai choisi la montagne (inévitabile à mes yeux) il m'a toujours apporté son soutien. Il m'a appris qu'au-delà de la technique, il faut toujours écouter son instinct et que sans passion, on ne devrait jamais être guide ou alpiniste.

J'ai grandi au sud du Cervin, où j'ai réalisé une nouvelle voie, avant de faire plusieurs itinéraires en solo. Mais, il me restait cette voie. Une voie difficile et passionnante. La meilleure de toute parce que j'allais la partager avec mon père. Nous avons commencé l'ascension vers 7h30 du matin. La neige, qui avait fortement fondu, recouvrait des sections techniques. Après une partie très difficile, nous avons retrouvé la verticalité, qui avait barré la route de mon père et de Walter. C'était l'après midi, et nous n'avions plus que quelques heures de lumière devant nous. Il fallait franchir cette paroi, afin d'éviter d'avoir à bivouaquer (chose peu agréable à 17 degrés sous zéro).

Après deux tentatives, j'ai dû rejoindre mon père, qui m'a dit que ce serait peut-être mieux de rebrousse chemin. J'ai eu sa permission pour faire un autre essai. Et, je suis reparti sur un tronçon lisse où mes piolets étaient inspirants. La montée était risquée. Même s'il faisait très froid (la poussière recouvrait tout), j'étais obligé d'être mes

gants pour avoir de l'adhérence. Mes crampons grinçaient comme une craie au tableau. Après 15 mètres, j'ai rejoint une position qui m'assurait d'éviter une chute. Je grattai la neige pour trouver des appuis, et continuai ainsi, prises après prises, sans même placer de sécurités. Je pensais alors à ce que mon père m'avait dit : « Il y a trop de neige, la voie n'est peut-être pas en état... Il avait raison !



Je tiens à le remercier pour nous avoir donné la possibilité de réaliser notre rêve. Je ne m'attarderai pas sur les nuances, qui dépendent de chaque ascension... C'est une voie difficile. Surtout dans la dernière section, où les longueurs doivent s'aborder avec des protections très espacées (60 m parfois) sur une roche médiocre. Même si c'est un couloir, il n'y a pas de glace. Et avec les mains gelées, c'est difficile d'éviter les chutes. « Couloir Barmasse », difficultés ? En attendant qu'elles soient refaites, je dirais : « Duro » !

par Hervé BARMASSE

[www.hervebarmasse.com](http://www.hervebarmasse.com)

Une vidéo : 100 m de film d'Hervé Barmasse, Giacomo Benito et Damien Gaudet. Production : S.E.C. Les Neiges du Nord Cervin (Italie - 17 minutes - 2010).



# Les ailes du soleil

*Solar Impulse (HB-SIA) : un avion pour voler nuit et jour sans carburant, propulsé par l'énergie solaire, afin de prouver que le progrès est possible en utilisant des énergies propres.*



Le 13 juin 2005 au Salon aéronautique du Bourget, le projet d'avion solaire initié en 2003 par Bertrand Piccard prend forme et l'équipe présente la maquette du prototype. Le 7 juillet 2010 - après 7 années de calculs, de simulations, de construction et de tests - Solar Impulse, piloté par André Borschberg, parvient à réaliser le premier vol de nuit solaire. Plus personne ne peut désormais prétendre que la dépendance de notre société aux énergies fossiles est une fatalité. Les technologies existent pour nous en libérer.

L'avion a l'envergure d'un Airbus (63,40 m), le poids d'une voiture (1 600 kg) et la puissance moyenne sur 24 heures d'un petit scooter (10 CV). Il décolle de la base de Payerne (Suisse) vers 7 heures du matin et, atteint 8 700 m d'altitude à 10h40. Ses 400 kg de batteries ont pu être chargés au maximum durant cette longue ascension grâce aux 12 000 cellules solaires disposées sur ses ailes immenses.

« Le prototype est prêt à commencer sa traversée de la nuit ! Il va maintenant entamer une lente descente qui le ramènera, autour des 23 heures, à 1 500 m d'altitude. À partir de là, l'énergie stockée dans les batteries devrait le maintenir en l'air jusqu'à demain matin » déclare Claude

Nicollier, directeur des vols d'essais.

« Cet instant est hautement symbolique : voler de nuit uniquement grâce au soleil est une démonstration magistrale de l'efficacité des technologies propres actuellement disponibles pour réduire la dépendance de notre société aux énergies fossiles ! » ajoute Bertrand Piccard. Mais le prototype va-t-il réussir à voler à travers toute la nuit ?

Le Solar Impulse atterrit avec succès à la base de Payerne à 9h00 le matin du 8 juillet 2010 devant une foule venue applaudir cette grande première. Pendant plus de 26 heures, André Borschberg a piloté en cercle au-dessus de la Suisse. C'est désormais le vol le plus long et le plus haut de toute l'histoire de l'aviation solaire !

« Ça fait plus de 40 ans que je pilote mais ce vol a été le plus incroyable de toute ma carrière ! Observer le niveau d'énergie augmenter en plein vol grâce au soleil... et ensuite quel suspense ! Nous ne savions pas si nous allions réussir à rester en l'air toute la nuit. Et enfin, quel bonheur de voir le soleil se lever et imaginer l'énergie circuler à nouveau dans les panneaux solaires ! » s'est exclamé avec émotion, dès sa sortie de l'habitacle, André Borschberg.

Temps de vol : 26 h, 33 min, 20 s  
Vitesse maximale : 120 km/h  
Vitesse moyenne : 62 km/h  
Altitude maximale : 8 700 m (au-dessus du niveau de la mer)

... et le ciel lui appartient !

Les prochaines grandes étapes de Solar Impulse seront la traversée de l'Atlantique et le tour du monde (prévu en 2014) avec un 2<sup>ème</sup> prototype mis en chantier dans la foulée de ce premier vol. Mais avant ce long voyage, l'équipe de Solar Impulse multiplie les essais afin de tester l'appareil dans ses moindres détails.

**Le 22 septembre 2010, Solar Impulse traverse la Suisse (vol aller-retour : Payerne-Gandève et Payerne-Zurich).**

« Ces vols sont un grand pas pour notre équipe ! Ils nous ont permis de nous entraîner à réaliser des missions en dehors de notre espace habituel. Nous avons appris à coopérer avec les aéroports internationaux et à nous intégrer dans un important trafic aérien. » raconte André Borschberg toujours aux commandes de l'avion.

Temps de vol : 10 heures 30 minutes  
Vitesse maximale : 50 km/h  
Temps de vol : 10 heures 30 minutes  
Vitesse moyenne : 60 km/h

**Le 13 mai 2011, Solar Impulse réalise son premier vol européen : Payerne-Bruxelles.**

Dans le cadre de sa campagne de vols solaires européens, Solar Impulse, parrainé par la Commission Européenne, a choisi Bruxelles comme première destination internationale. Pendant une semaine, autorités politiques, médias et public se sont succédés dans le hangar pour des séances d'information, des conférences et





des séances de travail destinées à promouvoir les énergies renouvelables.

Jerzy Buzek, président du parlement européen déclarait à cette occasion : « Nous avons besoin d'un tel projet. C'est primordial pour le développement de l'Union européenne ». Le Commissaire européen aux transports ajoutait : « 5% est possible de voler sans carburant, pourquoi ne serait-ce pas possible de faire la même chose dans d'autres domaines. »

Distance Europe-Bruzelles : 630 km  
 Temps de vol : 12 h 30 min  
 Vitesse moyenne : 50 km/h  
 Altitude moyenne : 1 620 m

**Le 14 juin 2011, Solar Impulse réalise un vol entre Bruxelles et Paris où il est l'invité d'honneur du Salon du Bourget.**

Après une première tentative infructueuse le 11 juin, l'avion solaire de Bertrand Picard et André Borschberg exploite une étroite fenêtre météorologique, entre deux fronts pluvieux, pour décoller de Bruxelles et atterrir au Bourget. Même si la distance à vol d'oiseau est relativement courte, ce vol est difficile en raison de la densité du trafic aérien régulier et des possibles turbulences causées durant la journée par les thermiques. Et comme la météo des jours précédents n'a permis de recharger (au sol) que 60% des batteries avec le soleil, la décision a été prise de compléter les 40% restant avec du courant conventionnel. Aucune demande de record ne fut donc déposée pour ce vol. Mais le prototype a décollé avec des batteries pleines, afin de ne pas être pénalisé, comme il l'a été le samedi précédent, par une couverture nuageuse ou des vents contraires.

Au Salon du Bourget, l'avion sans carburant a fait sensation. Le patron d'Airbus glissait avec un sourire amical : « Je suis



Ces deux hommes, pionniers et innovateurs, sont tous deux pilotes et assurent le développement de Solar Impulse. **Bertrand Picard**, médecin, psychiatre, aéronaute, auteur du premier tour du monde en ballon sans escale, en est l'initiateur et le président. **André Borschberg**, ingénieur, licencié en sciences du management, pilote de chasse et pilote professionnel d'avion et d'hélicoptère, en est le directeur général. À la vision avant-gardiste du premier fait écho l'expérience d'entrepreneur et de manager du second.

un peu jaloux de votre succès ! ». Christine Lagarde confiait à Bertrand Picard et André Borschberg : « Avec votre message sur les énergies renouvelables, vous commencez à devenir convaincants... ». Durant les journées publiques, 150 000 personnes ont défilé dans le hangar de Solar Impulse. **Le 3 juillet 2011, c'est déjà le vol de retour Paris-Payerne.**

Ce vol, propulsé uniquement à l'énergie solaire, met ainsi un point final à la campagne de vols européens.

Distance Paris-Payerne : 120 km  
 Temps de vol : 22 h 30 min  
 Vitesse moyenne : 40 km/h  
 Altitude moyenne : 1 500 m

« Le bilan des vols européens est enthousiasmant », déclare Bertrand Picard. « L'accueil que nous avons reçu de la part des milieux politiques et industriels, tant à Paris qu'à Bruxelles, montre que Solar Impulse commence à représenter l'exemple

d'une rupture, d'une autre façon de penser en termes d'énergies renouvelables et d'économies d'énergie. »

André Borschberg précise que « cet avion solaire est un extraordinaire exemple de ce que l'on peut faire avec les économies d'énergie. L'accueil que nous avons reçu à Bruxelles et Paris constitue pour toute l'équipe une importante source de motivation alors que nous abordons la deuxième phase du projet, avec la construction du second avion destiné au tour du monde. »



[www.solarimpulse.com](http://www.solarimpulse.com)

Les Ateliers de soleil est un site d'initiatives de Catherine Chénouard et Olivier Pignatelli, avec la production, l'animation, l'audio, l'illustration et la mise en page de Nicolas Baudry.

## Le cheval de l'Everest

À la suite d'une tragique expédition qui a coûté la vie à son frère, Gurmen Dorjee, un jeune guide sherpa, veut se reconverter. Il s'est mis en tête d'acheter un cheval et de le louer aux touristes. La recherche de l'animal est une folle aventure et son arrivée dans le village himalayen surprend et bouleverse les habitudes. Destiné à transporter les touristes jusqu'au camp de base de l'Everest, il devrait faire la fortune de « Gurmen » son propriétaire, et moi je ne me passe comme prévu...

Dans cette vallée perdue du Toit du Monde, ce cheval est un nouveau venu, il soulève nombre de questions inédites et pose quantité de problèmes animaux, humains, matériels et spirituels. Quelles nourritures devra-t-on lui donner pour qu'il résiste au manque d'oxygène et au grand froid ? Sur les sentiers, la cohabitation avec les yacks sera-t-elle possible ? Quelles seront les exigences du Grand Lama pour accorder une place à ce cheval dans le cycle bouddhiste des réincarnations ? Les cavaliers qu'il portera jusqu'aux neiges et aux glaciers paieront-ils correctement son maître ?

Gurmen descend du sommet de l'Everest à vive allure... Revenir vite ! Revenir vivant ! Court dire à sa femme : « Je reviens, ne t'inquiète pas, l'expédition s'est bien terminée, ils m'ont payé correctement ». Pourtant Nima Lamou s'inquiète, même si, avec l'argent gagné, ils ont pu envoyer leurs deux enfants dans une école de Kathmandu. Cette prospérité a un prix élevé : les Sherpas employés comme porteurs d'altitude par ceux qui gravissent l'Himalaya n'en redescendent pas toujours.

Dans la vallée de l'Everest, les malades et les blessés sont souvent descendus à dos d'homme. À cause des brumes, les hélicoptères ne volent pas et ils sont trop onéreux pour les Sherpas. Quant aux

yacks, ils ne tolèrent pas les humains sur leur dos. Gurmen a donc eu cette idée audacieuse, pour subvenir aux besoins de sa famille ; en observant les chevaux destinés sur les drapeaux de prières : acheter un cheval dressé et le louer aux touristes. Avant de se lancer dans son projet, il consulte le Grand Lama du village. Bienveillant, le Grand Lama prie pour sa protection et pour la venue au village d'un bon cheval de chair et de vent.

La décision est prise, Gurmen va partir chercher, dans une autre vallée, ce cheval qui sauvera des vies. Gurmen s'enlance vers l'autre bout du pays car les animaux qui gambadent autour des monastères ne sont pas à vendre. Incarnations célestes, ce sont des chevaux sans maître, laissés en liberté... Il brûle les étapes, descend rapidement de sa montagne, pendant dix heures d'affilée. Deux mille mètres plus bas, il s'envole vers Kathmandu ! Il a emporté toutes ses économies et de précieux objets à vendre. Il compte sur la solidarité d'un cousin, Tsawang, qui s'est reconverti dans le commerce des outils d'alpinisme. Il trouve alors la capitale du Népal tiraillée entre la révolution du parti maoïste de Prachanda (qui promet au peuple démocratie et justice sociale) et la monarchie aveugle qui fanfaronne encore avec faste, cavalerie et carrosse royal.

Dans le quartier de Thamel, tout s'échange, s'achète et se revend, tout se fabrique, se copie, surtout les équipements offerts aux Sherpas par les expéditions. Le cousin commerçant est là, attentif à l'authenticité des piolets, pitons, broches, descendeurs et frontales vendus par Gurmen. Tsawang lui propose : « 15 000 roupies pour le tout, plus que 15 000 roupies à me rembourser avec la location de ton cheval ». À une semaine de marche de Kathmandu, les chevaux du Mustang et du Tibet ont passé



les cols des Annapurna, là on les élève, on les croise avec des chevaux indiens, et on les loue aux touristes un bon prix. En quelques heures, le propriétaire d'un cheval gagne l'équivalent d'un mois de salaire d'un porteur. Les quarante kilomètres de montagne et de cols à franchir ne font pas peur à Gurmen.

Là bas, un maquignon lui propose trois chevaux. Le premier contact est sauvage pour le débutant. Une jument grise se laisse enfin approcher. Le vendeur assure une première expérience de monté. Mais Gurmen a beau avoir gravi trois fois l'Everest, monter sur un cheval pour la première fois est une tout autre ascension. La négociation se fait à la tibétaine : « 30 000 roupies avec le licol, le tapis, la selle et le collier »

Gurmen voudrait appeler cette jument « Karma » (destinée), mais il sait que ce n'est pas à lui d'en décider. Demain Bouddha et les Lamas en décideront peut-être autrement...

Pour communiquer la bonne nouvelle à son cousin, Gurmen lui envoie un e-mail à son magasin.

Sur le chemin du retour, avec la montée en altitude, la jument perd progressivement de son allégresse, le moindre obstacle la bloque. Plus il tire sur le longe, moins elle avance. Le croisement avec les caravanes de yacks la paralysie. Son sabot n'est pas sûr, elle hésite. Gurmen se demande si elle arrivera au village. Ils sont à plus de 3 500 mètres et la jument ne supporte pas l'altitude. Arrivé sur les hauts plateaux, il traîne son cheval vers un hôpital vétérinaire (le seul de la vallée de Khumbu). Là, le verdict du vétérinaire est sans appel : « Ce cheval m'a pas assez mangé et avec l'air sec d'altitude, ce cheval doit boire au moins 15 litres d'eau durant ses déplacements. »

Après de bons soins, la jument est rétablie, pourtant Gurmen doute : ils vont rentrer à Pangboche sans argent, et surtout sans





avoir servi à rien ni à personne... Jusqu'à leur rencontre avec Lakpa. À demi paralysé, Lakpa est l'un des plus brillants sherpas d'altitude. « À ma descente de l'Everest, j'ai été pris dans une tempête, je suis resté seul durant deux jours. Quand on m'a retrouvé allongé sur la neige, j'étais le côté pelé et cela n'est jamais revenu... » Lakpa va voir son fils à Dingboche, c'est loin, c'est haut et le sentier pour y parvenir est très escarpé. Lakpa profite gracieusement du dos de la jument qui cette fois marche sans résister. La jument tient son rôle à merveille, comme si elle sentait le poids de sa responsabilité. Arrivé au village, Gurmen a les poches vides, mais il est rassuré.

Alors que depuis longtemps, des chevaux étaient dressés et utilisés sur les plateaux tibétains, ils ne l'étaient que rarement sur le versant népalais, et presque jamais dans le pays des Sherpas en raison des pentes très escarpées. Il y a six ans, Gurmen avait échoué dans une tentative de gagner sa vie grâce au cheval (animal mal dressé et pas assez touristique). Mais en 2008, le vent a tourné. Des malades ont pu être redescendus sur la jument « Karma » depuis le camp de base de l'Everest (5 000 mètres) et la bonne idée du « cheval à louer » a fait des petits. Aujourd'hui, les locations se multiplient et elles apportent déjà un plus à quelques familles. Curieusement cet animal arrive pour la première fois dans certains villages du Khumbu en même temps que s'installent les cybercafés ! Internet est le nouveau « cheval de vent » et le cybercafé en est son monastère.

par Bernard GERMAIN

[www.bernard-germain.com](http://www.bernard-germain.com)

Le Cheval de l'Everest - est un film de Bernard Germain  
(Coproduit par MCI, France 5, Equidia - France - 52 minutes - 2008)



# Miracle in the storm

Miracle dans le ciel, après un voyage au cœur de la troposphère.

À Manilla (Australie), le 14 février 2007, alors qu'elle réalise un vol d'entraînement pour une compétition internationale appelée l'Open XC, la parapentiste allemande Ewa Wisnierska (35 ans) et deux autres pilotes percutent, à 760 m d'altitude, un imposant nuage qui les aspire dans une tempête. Rapidement, tous les trois entament une descente pour échapper à l'orage. Mais ce nuage de suctions est trop fort. Ewa grimpe en flèche dans le cumulonimbus. Le pilote chinois, He Zhongpin, est lui aussi attiré dans une furieuse de tonnerre et d'éclairs. Le 3<sup>ème</sup> pilote, Gerald Ameseder, a plus de chance qu'eux, et bien qu'il ait été le témoin direct de la disparition d'Ewa, il parvient à sortir du nuage de suctions et revient à terre pour se mettre à l'abri. Plus tard, il dira de cette tempête, que c'est la plus grande et la plus intense qu'il n'ait jamais vu.

Quelques minutes après avoir été attiré au cœur de la tempête, He Zhongpin meurt, frappé par la foudre. Pendant ce temps, Ewa continue son ascension à une vitesse de 20 m par seconde. Dans cette rapide ascension, entourée d'éclairs et de grêlons de 15 cm de diamètre, Ewa s'évanouit, et passe de 2 500 m d'altitude à 9 946 m en environ cinq minutes (soit nettement plus haut que le Mont Everest (8 850 m) et ce, à une vitesse de 75 km/h). Quand elle surgit au sommet de la tempête, elle se met à planer en larges cercles, toujours inconsciente et dans un état d'hibernation qui permet tout juste à son corps de survivre à cette altitude extrême : manque d'oxygène, fortes turbulences et températures de -55°C.

Après environ 45 minutes, son GPS (qui a enregistré l'irrégularité de son parcours) montre que son aile s'est entièrement affaissée sous le poids de la glace qui la recouvre. Encore endormie, Ewa fait alors une chute de 3 000 m, à une vitesse de plus 118 km/h, avant que son aile se redéploie



et que la secousse la réveille. À son réveil, à 6 000 m d'altitude, Ewa est faible et frigorifiée. Mais elle parvient à trouver la force de naviguer loin de la tempête et à redescendre à terre.

Ewa se pose brutalement près d'une ferme et à 60 km de son point de départ. Là, son téléphone portable sonne. C'est l'un des pilotes de son équipe qui l'appelle. À bout de force, recouverte de glace, elle lui donne ses coordonnées GPS et demande du secours. Son appel est entendu, puis, quelques secondes plus tard, la batterie de son téléphone portable rend l'âme.

À l'hôpital, où elle ne reste qu'une heure, Ewa se réveille avec quelques traces d'engelures mineures au visage, aux oreilles et avec des équimoses aux jambes (sans doute dû aux grêlons). Ses fonctions cérébrales sont normales.

La sportive allemande a expliqué qu'elle avait tenté de contourner la zone orageuse, mais en vain. Une fois à l'intérieur de la perturbation, elle avait essayé de résister à la puissance des courants, sans parvenir à stopper son ascension. Entourée d'éclairs, elle estimait ses chances de survie à



« presque zéro ». Arrivée à 4 000 m d'altitude, elle était entrée en contact radio avec son équipe. « Je ne peux rien faire. Il pleut, il grêle et je continue à grimper ; je suis perdue ! » leur a-t-elle dit.

Après avoir repris connaissance, elle se souvient avoir « vu la Terre se rapprocher à toute vitesse, comme si elle était dans la navette d'Apollo 13... »

Peu de temps après cette aventure, Ewa reprend sa carrière sportive pour un vol en hommage au pilote chinois tué dans la tempête (le corps de He Zhongpin, 42 ans, a été retrouvé à 75 km de son point de départ). Déjà vice-championne de la Coupe du monde de parapente en 2005, et survivante du plus terrible des voyages, Ewa se déclare prête à participer aux championnats du monde 2007. En 2008, elle est classée numéro 1 mondial en parapente Nimsin et remporte, cette même année, le championnat d'Europe.

[www.ewawisnierska.com](http://www.ewawisnierska.com)

Miracle in the Storm - est un film de Guy Berry et Les Films Production - Essential Media and Entertainment - Australie - 12 minutes - 2007.



Chimères, arènes de la troposphère (entre 8 et 16 km d'altitude).





## Nizwa

Dans le sillage de Henry de Monfreid

« N'ayez pas peur de la vie, n'ayez jamais peur de l'aventure. Faites confiance au hasard, à la chance, à la destinée. Partez conquérir d'autres espaces, d'autres expériences le reste vous sera donné de surcroît. »<sup>1</sup> Ces mots sont de Henry de Monfreid écrits en 1973 un peu avant sa mort. Ils symbolisent parfaitement la vie de cet homme parti en 1911, à 30 ans, dans la corne de l'Afrique pour faire fortune et devenu écrivain 20 ans plus tard après une vie d'aventures où il fut tour à tour pêcheur de perles, contrebandier, trafiquant d'armes et de haschisch, espion...

Enfant, j'ai lu son plus célèbre roman, *Les secrets de la mer rouge*, du fond de mon lit je suis parti avec lui en mer Rouge, j'ai navigué avec les Dankaïs et trafiqué les armes et le haschich. Alors quand 25 ans plus tard je découvre le projet de Nizwa, des rêves d'aventures renaissent et me poussent sur le pont de ce vieux bote Omanais (bateau traditionnel arabe). Le projet est un peu fou : partir de Dubaï et remonter la mer Rouge jusqu'en Égypte, en suivant les indications de navigation que Henry de Monfreid a laissé dans ses lettres et ses journaux de bord. Comme je n'ai jamais fait de bateau, je pars sans vraiment savoir ce qui m'attend. Mais mon désir d'être à bord fait tomber toutes mes inquiétudes. En partant mon souhait est double : faire un film et participer comme équipier à cette aventure maritime.

L'équipage est composé de Jocelyn, le capitaine, Juliette, Pascal, Philippe, Simon et moi-même. Nous partons de Dubaï et, durant 5 mois, nous naviguons dans le golfe d'Aden et nous longeons les côtes du Yémen, de l'Érythrée, du Soudan et de l'Égypte. Je découvre alors la navigation, le réglage des voiles, les quarts de nuit. Toutes les manœuvres de voiles se font à la force des bras. Chaque mouillage est une épreuve de force. Mais glisser sur l'eau, toutes voiles dehors, est un plaisir indescriptible. Les difficultés d'être à la fois

équipier et réalisateur m'obligent parfois à faire des choix difficiles. Car je dois poser la caméra, pour ne pas remettre en cause la sécurité à bord, face aux éléments mais aussi face aux embarcations qui nous accostent et qui peuvent être aussi bien des pêcheurs que des militaires ou des pirates. Durant ces 5 mois, les relations humaines sont elles aussi mises à l'épreuve. Car il est très difficile de vivre ainsi, dans un espace clos, 24h/24 (ou presque). Mais l'exceptionnelle beauté des paysages que l'on croise nous permet de relativiser. Le bateau est, lui aussi, mis à rude épreuve. La mer est exigeante, puissante. Dès qu'il y a une faiblesse c'est la sanction : voiles qui se déchirent, vergue qui se brise, mâit qui se fragilise... Mais à chaque escale, une rencontre, un paysage grandiose ou une lumière magique nous redonnent du courage pour rejoindre cette île que Monfreid décrit comme étant un paradis, ou encore, ce village construit avec des coraux.

Les lettres qu'Henry de Monfreid écrit à sa famille sont pleines de descriptions, qui nous permettent de nous situer assez facilement. Mais le plus étonnant sont ses journaux de bord, qui ne sont adressés à personne et qu'il écrit pour lui-même. Ils fleurissent de détails, d'anecdotes et de précisions de mouillages qui se confrontent à la réalité des lieux où nous nous arrêtons. Notre navigation en mer Rouge, conduite par les récits de Henry de Monfreid, s'écoule ainsi avec ses péripéties, ses merveilles et ses rencontres. Le film *Nizwa* dans le sillage de Henry de Monfreid raconte désormais cette histoire, qui fait résonner le passé et croise l'histoire d'un aventurier, gentleman de fortune, avec une aventure maritime d'aujourd'hui.

par Vincent DUMESNIL

[www.nizwa.fr](http://www.nizwa.fr)

*Nizwa, dans le sillage de Henry de Monfreid* : est un film de Vincent Dumesnil (Production : 401 Productions - France - 54 minutes - 2014).

1 - Extrait de Henry de Monfreid : *Le feu de saint Elme* - Le site d'Alcazar.com, Ed. Robert Laffont 1975.



## Treeverse

La route des arbres

Dans une tentative de sensibilisation à la disparition de la forêt de White Oak, dans la vallée de Willamette en Oregon, autant que pour tenter un exploit athlétique sans précédent, Brian French et Will Koomjian (dirigeants de l'organisation « Ascending the Giants » (Grimper les géants) issue du mouvement « Portland-based eco-adventure ») ont réalisé un parcours d'un kilomètre à travers la canopée de 88 chênes blancs, en mars 2011.

C'est après avoir maîtrisé l'art de se déplacer dans les arbres, à des centaines de mètres de haut qu'ils ont eu l'idée de monter ce projet. En totale autonomie, sans assistance au sol, ou dans la durée, ils se sont lancés ce challenge, leurs pieds ne devant pas toucher le sol durant toute la traversée. Ils ont donc dû transporter avec eux, tout ce dont ils avaient besoin : sacs de couchage, lits à baldaquin, bêche de captage d'eau de

pluie, nourriture, matériel d'escalade, nécessaires de toilette (jusqu'à la literie pour chat). Ils ont aussi utilisé des techniques innovantes en matière d'escalade : des cordes spécialement conçues pour cette expédition, un « crochet grappin » pour atteindre les branches de l'arbre suivant, et installer une tyrolienne.

Cette spectaculaire forêt de chênes, au nord-ouest de l'Oregon, est un écosystème vulnérable. Selon « Nature Conservancy » (organisation à but non lucratif pour l'environnement) moins de 2 % de la forêt de la vallée de Willamette Oak est encore intacte en raison de son histoire, de l'agriculture et des incendies. Les coupes forestières dans cette région des États-Unis réduisent à néant les plus beaux spécimens autant qu'une grande partie de la forêt. Aujourd'hui, dans l'Oregon, il ne reste que peu de forêts intactes, où une aventure comme « Treeverse » pourrait avoir lieu.

Brian et Will, ont néanmoins grimpé et répertorié un grand nombre d'arbres remarquables dans cette région pour les faire enregistrer dans ces statistiques.

Ce projet s'est donc naturellement appuyé sur les connaissances des associations de conservation des forêts. Avec leur aide, les grimpeurs ont développé des techniques d'escalade ayant le plus faible impact sur l'environnement et ne laissant aucune trace d'outils ou de leurs passages dans les arbres. C'est que si ces deux alpinistes sont des amoureux des arbres, ce sont aussi des fervents défenseurs de l'éthique : laisser aucune trace dans la nature.

Will a dit ceci, à propos de ces cinq jours d'expédition, et son état d'esprit allait aussi dans ce sens :

« ... Les jours que nous avons vécus, dans des conditions météorologiques horribles, avec nos outils d'escalade et nos engins de





transport, avec nos techniques éprouvées maintes et maintes fois, nous ont encore plus déterminés à accomplir ce long projet. Nos équipements étaient épurés et les techniques que nous avions adoptées sont celles que nous savons résistantes à la pluie, à la boue, au gel et aux usages abusifs. Une fois que ces outils ont été choisis et que nous avons touché les premiers arbres, nous avons adopté une approche très zen.

Nous n'avons pas beaucoup parlé durant cette traversée. Nous parlons uniquement des tâches à accomplir, des prochains gestes à faire. En fait, on ne parlait pas du tout. Nous avons pris les choses simplement, étape par étape, sans se soucier de ce que nous avions accompli, de ce qui

nous restait à faire, ou de l'état dans lequel nos corps sentaient à l'arrivée. Si nous n'avions pas eu cette attitude, je ne sais pas si nous aurions pu passer la première nuit. Ce fut une révélation étonnante, et même une surprise, quand nous sommes arrivés aux deux derniers arbres. Là, on a commencé à penser à notre retour à terre. Nous ne pouvions plus localiser l'arbre de départ. Penser que nous avions franchi une telle distance rien qu'à l'aide des branches nous semblait difficile à croire.

"Treaverse" ce fut aussi l'occasion de surmonter les difficultés, de travailler ensemble. C'est une histoire de conquête des difficultés. En somme, c'est une histoire universelle sur l'humanité. >

Mais cet événement a aussi été rendu possible grâce aux efforts de deux douzaines de grimpeurs-arboricoles du Nord-Ouest. Grâce à un travail vidéo et photo qui est parvenu à contourner les obstacles, à relever les défis, pour documenter la plus longue traversée du genre. Cet ultime exploit a été réalisé par John Waller, cinéaste à Portland.

Car pour réaliser le film de ce voyage hors du commun, la production a dû constituer trois équipes. L'une d'entre elles, appelée « équipe gréement », est restée en amont du parcours des alpinistes pour préparer et installer des systèmes de corde permettant à l'équipe de tournage de se positionner rapidement et de réaliser des cadrages dynamiques à travers la canopée. Une fois les prises de vue réalisées, l'« équipe gréement » devait démonter ces systèmes de corde et les repositionner à nouveau au-devant de l'action. Comme les grimpeurs, l'équipe de tournage a mis au point des outils innovants en matière de travail dans les arbres.

Les productions « Uncage the Soul » se sont associées avec « Ascending the Giants » depuis 2007 pour documenter leur travail et témoigner de certains arbres remarquables, dont certains ont été les vedettes de cette histoire.

Ces « Tarzans modernes » espèrent que leur expérience et les techniques qu'ils ont développées sauront apporter les ressources nécessaires pour des treks dans des canopées plus complexes à travers le monde, tel que pour la forêt tropicale indonésienne qui abrite les orang-outans.

[www.ascendingthegiants.com](http://www.ascendingthegiants.com)

[www.uncagethesoul.com](http://www.uncagethesoul.com)

**Documentaire** - un film de John Waller (Production : Uncage the Soul Productions) - USA - 27 minutes - 2011.



# On the trail of the glaciers

Sur les sentiers des glaciers du Karakorum



**Au sud de la chaîne du Karakorum qui abrite le sommet du K2, les effets du réchauffement climatique se révèlent plus qu'ailleurs. Pour s'en convaincre, il suffisait de repartir sur les traces des célèbres expéditions du début du XX<sup>e</sup> siècle.**

Les glaciers sont de merveilleux indicateurs des changements climatiques et du réchauffement planétaire. Parce qu'ils y sont les plus sensibles et qu'ils sont les meilleurs moyens pour mesurer ces modifications. L'UNEP indique que la vitesse de fonte, de certains glaciers de montagne, a doublé ces dernières années. Ce n'est pas qu'un problème esthétique ou environnemental. Des millions de gens dépendent directement de ces stocks d'eau pour leur consommation, l'agriculture, l'industrie...

Combinant photographie et science, l'étude de cette nouvelle expédition multidisciplinaire porte sur les effets du réchauffement climatique sur les plus grands glaciers du monde. S'appuyant sur les clichés des grandes expéditions du passé, les nouvelles photos prises par cette équipe, avec les mêmes angles de vue, révèlent les modifications qui se sont opérées ces dernières années. Ces images donnent, ainsi aux scientifiques, une base d'analyse sur l'évolution des glaciers, qui sont donc les principaux témoins des changements du climat à travers les âges.

L'expédition réalisa sa première mission en 2009, au Baltoro, pour marquer l'anniversaire de l'expédition du Duc des Abruzzes en 1909, dans la même région. Le but de cette ancienne expédition était de faire

l'ascension du K2. Même si elle n'a jamais réussi à atteindre le sommet, elle conquit les 7 500 m du Broad Peak, une altitude encore jamais atteinte à l'époque. Néanmoins l'expédition est devenue célèbre pour la quantité de données scientifiques qu'elle a ramenée de ce voyage et pour les images de Vittorio Sella qui montrent la



beauté de ce site. Vingt ans plus tard, Aimone Di Savoia, le Duc des Abruzzes, fit une nouvelle expédition géographique, dans le but d'explorer le glacier Baltoro. Plusieurs Italiens furent impliqués dans cette seconde mission, dont le géographe Ardito Desio et le photographe Massimo Terzano. Terzano ramena, lui aussi, des photos et un film de ce dernier voyage.

Inspiré par le centième anniversaire de ces expéditions, Fabiano Ventura rassemble une équipe de grimpeurs, de scientifiques et de photographes pour repartir sur les traces de ces deux expéditions historiques et pour réaliser, à nouveau, les mêmes photos que Vittorio Sella et Massimo Terzano avaient prises à l'époque. En comparant les anciennes photos avec les nouvelles, l'équipe identifia des différences d'enneigement, et constata la diminution des glaciers, que même un œil attentif ne pourrait percevoir autrement.

Sur la base de ces nouvelles photos, l'observation scientifique de l'expansion des glaciers, des moraines, des précipitations neigeuses, des avalanches et de la géomorphologie a été faite par deux experts mondiaux en glaciologie : Claudio Smeraglia (professeur à l'Université de Milan et président du Comité de glaciologie italien) et Kenneth Hewitt (chercheur associé à l'Université Wilfrid Laurier de Waterloo au Canada, fondateur du Centre de recherche dans les régions froides de cette Université). Hewitt, spécialiste des glaciers du Karakorum, fut en contact permanent avec l'équipe, les guidant pour retrouver les points de vue de chaque photo et les conseillant dans leur collecte scientifique. Smeraglia, lui, analysait fréquemment les éléments réunis durant cette mission. L'alpiniste et géologue Pinuccio D'Aquila était parmi l'équipe au Baltoro pour réaliser des analyses en direct et pour recueillir des informations sur l'extension des glaciers.

« Sur les sentiers des glaciers » est donc un projet artistique et scientifique visant à reproduire des photos de paysages prises





climatiques qui s'opèrent sur notre planète. Aujourd'hui, plus qu'avant, il est essentiel de comprendre que nos écosystèmes sont fragiles et complexes, pour mieux agir dans le développement et dans la sauvegarde des ressources. »

par Fabio VENTURA

Photographe professionnel indépendant, chef de projet, Fabio Ventura, s'est spécialisé dans la photographie de paysage et de haute altitude. Photographe officiel de l'expédition alpiniste et scientifique « K2, 2004, 50 ans plus tard », il collabore avec la Société Géographique Italienne depuis 2002. Il participe à de nombreuses expéditions photographiques dans des régions montagneuses isolées, dont le Népal, l'Argentine et la Patagonie chilienne, la Namibie, l'Utah, le Colorado, la région du Ladakh en Inde et en Islande. Actuellement il prépare la deuxième étape de ce projet, avec une expédition dans le Caucase, suivie par des voyages en Alaska, dans les Andes et les Alpes.

[www.fabianoventura.it](http://www.fabianoventura.it)  
[www.macromicro.it/eng](http://www.macromicro.it/eng)



1 - Outre la première ascension hivernale sur le Mont Cervin (4 478 m) et du Mont Rosa (4 381 m), Vittorio Sella a exploré les grands glaciers comme photographe d'expédition pour le Club des Alpes. En 1928, Massimo Terzano (al en 1952) a commandé sa carrière comme cinéaste assistant à l'âge de quinze ans. En 1929, il a documenté l'expédition italienne de géologie au Karakorum.

de *The Trails of the Glaciers* : est un film de Massimo Terzano et Fabio Ventura (Co-réalisateurs) © Geografica, lire - Sella - 12 minutes - 2011.

par des explorateurs et des photographes illustres, au début du XX<sup>e</sup> siècle, comme Terzano et Vittorio Sella<sup>1)</sup>. Alors que les expéditions d'origine ont cherché à déterminer les hauteurs et les emplacements des montagnes et des cols, mon équipe utilise désormais la photo dans le but d'étudier les changements climatiques, en soulignant les transformations des paysages qui entourent ces célèbres pics. La juxtaposition de photos anciennes et récentes montre les détériorations occasionnées par les glaciers.

Leader du projet, j'ai réalisé les photos de l'expédition. En 2004, j'avais déjà travaillé dans cette région, comme photographe officiel de l'expédition d'escalade (et scientifique) commémorative du cinquantième anniversaire de la première ascension du K2. J'étudie, depuis plusieurs années, les archives photographiques et cartographiques, les textes et les journaux d'expédition que les premiers explorateurs nous ont laissés. Cette recherche m'a permis d'identifier précisément les sites dont été prises les photos historiques ont été prises.

Utilisant les technologies numériques les plus modernes, combinées avec les techniques traditionnelles du très grand angle, mon but était de réaliser des images

qui ne soient pas uniquement pertinentes pour la science, mais qui soient aussi d'une grande qualité esthétique.

Pour plusieurs raisons techniques, la décision de faire des images sur pellicule et en particulier pour le grand angle était presque incontournable. J'avais besoin d'obtenir la même capacité d'agrandissement que les anciens photographes, et les meilleures résolutions possibles avec les outils contemporains. Aujourd'hui, même le meilleur appareil numérique ne peut rivaliser avec la pellicule de grand angle. J'ai donc utilisé des appareils photo capables de réaliser des formats de 4x5 pouces et 6x17 cm pour photographier les glaciers. Les appareils numériques étaient d'avantage utilisés pour documenter l'expédition. Ces images numériques étaient journellement utilisées pour alimenter le site web où l'on pouvait suivre la progression de notre expédition en temps réel.

Notre mission a aussi embarqué une équipe de tournage, pour témoigner de notre expérience dans un documentaire filmé en très haute définition. Des expositions photographiques ont été organisées et un livre a aussi été édité en 2009 pour raconter notre expérience au Karakorum.

J'espère ainsi, que ce projet permettra de mieux comprendre les changements



# Sherkan

L'aigle du Mont-Blanc

En 2006, un homme, passionné par les rapaces, invente une méthode d'apprentissage du vol pour des oiseaux adultes, nés en captivité et qui ne sont jamais sortis de leurs volières. Pour cela, Jacques-Olivier Travers choisit une méthode incroyable : voler avec eux en parapente ! Ce qui rend la chose amusante c'est que, si les oiseaux n'ont jamais volé, leur nouveau professeur non plus !

L'UICN annonce que, si rien n'est fait, 25 % des espèces animales pourraient disparaître d'ici 30 ans. Conscients de cela, les parcs zoologiques et les scientifiques multiplient les initiatives pour conserver in situ et ex situ les espèces les plus sensibles. Si la mise en captivité permet de conserver et de développer des populations qui n'ont plus les biotopes nécessaires à leur survie, elle ne peut être qu'une étape transitoire en attendant de restaurer les environnements et de pouvoir réintroduire ces espèces.

Les rapaces sont parmi les animaux qui suscitent le plus d'inquiétude mais également d'espoir. Car il existe de grands programmes internationaux de réintroduction qui donnent de réels résultats (notamment pour le Gypaète barbu, condor de Californie, vautours fauves, moines...). Cependant ces réintroductions reposent sur une seule méthode dite du « hacking ». De jeunes oiseaux nés en captivité (ou transplantés



PHOTO: SYLVAIN B. LANGE

depuis des couples sauvages) sont élevés à l'écart de l'homme, en pleine montagne. Puis, ils sont rendus à la nature avec un soutien alimentaire de quelques mois. Cette méthode fonctionne principalement sur les charognards, qui n'ont pas à apprendre de technique de chasse, mais montre des limites pour tout ce qui concerne les espèces chasseuses, qui doivent apprendre des techniques de vol plus complexes.

Depuis son enfance, Jacques-Olivier Travers est passionné par les rapaces. C'est donc naturellement qu'il a ouvert un centre, au bord du lac Léman à Sciez, qui est dédié à ces oiseaux. Après 10 ans, à parcourir la France et le monde, il a voulu rendre à ces oiseaux ce qu'ils lui ont apporté.

Son attention s'est portée sur les aigles-pêcheurs, des oiseaux capables de vivre dans l'air et dans l'eau, mais malheureusement victimes des pollutions et de la destruction de leurs habitats séculaires. Et c'est avec ces oiseaux qu'il a choisi de mettre en place sa méthode de réapprentissage du vol.

Si le projet de Jacques-Olivier était séduisant sur le papier, il se heurta aux scepticismes des fauconniers et des scientifiques pour qui, seuls de jeunes oiseaux imprégnés dès la naissance peuvent suivre l'homme dans les airs. Car, depuis Conrad Lorenz, prix Nobel en 1976, on est persuadé que seuls des oiseaux élevés par l'homme peuvent le suivre, parce qu'ils le prennent





pour un parent. Mais si ces oiseaux sont « imprégnés », ils ne peuvent plus être relâchés dans la nature, car ils sont trop dépendants de l'homme.

Tout l'intérêt de la méthode de Jacques-Olivier, c'est qu'elle permet à un oiseau adulte d'apprendre à voler et à chasser sans qu'il soit imprégné. Les oiseaux ne suivent pas le parapente comme on suit un parent, mais par simple jeu, par plaisir.

Il a fallu à Jacques-Olivier et à son équipe de pilotes, tout imaginer, tout tester, pour réussir à voler avec un aigle de 12 ans. Et pour finir de convaincre les derniers sceptiques de l'efficacité de sa méthode révolutionnaire, c'est depuis le sommet du Mont-Blanc qu'ils ont tenté de s'envoler

avec « Sherkan » (un aigle-pêcheur qui vit habituellement au bord de la mer). Et cela, devant les caméras du monde entier...

Cette formidable aventure humaine, animale, scientifique et sportive représente trois ans de travail et ouvre une nouvelle voie en matière de réintroduction d'espèces menacées. En à peine deux ans et demi de travail, d'espoirs et de doutes, une complicité jamais vue entre l'homme et l'oiseau s'est installée, comme un symbole d'une nature comprise et partagée (et non plus soumise ou conquise). Grâce à la poésie qui se dégage de cette rencontre, de cette harmonie entre l'homme, l'animal et la nature, Jacques-Olivier espère aussi attirer l'attention du grand public sur la disparition des aigles-pêcheurs.

par Jacques-Olivier TRAVERS  
et Les Ailes de la Liberté



[www.lesailesdelaliberte.fr](http://www.lesailesdelaliberte.fr)

Mont-Blanc, l'aigle de Mont-Blanc... est un film réalisé et produit par Jacques-Olivier TRAVERS (France - 12 minutes - 2011)

# Walpole

L'île mystérieuse

Les archéologues parlent « d'îles mystérieuses » pour désigner ces îles du Pacifique désertées par l'homme, mais qui portent encore les traces d'une présence humaine ancienne. À l'extrême sud de la Nouvelle-Calédonie, en plein cœur du Pacifique, Walpole est l'une d'elles, qualifiée aussi par certains « d'île extrême ». Zone d'exploitation du guano (dans des conditions épouvantables) pendant plus de trente ans, ce morceau de rocher désolé est aussi le centre de mystères, d'histoires et de légendes qui s'entremêlent pour exciter l'imagination : squelettes mystérieux, naufrages, trésor caché ou civilisation ancienne, les découvertes et les hypothèses ne manquent pas.

En suivant l'enquête minutieuse de Christophe Sand, le dernier archéologue à y avoir posé les pieds (il y a quinze ans), en l'accompagnant de nouveau sur place avec son équipe, mais aussi grâce aux reconstitutions historiques et à la rencontre avec ceux que ce rocher passionne, nous ouvrons de nouveau le dossier et tentons de percer enfin les secrets multiples de cette citadelle oubliée de tous...

## Une forteresse sur la mer

Les exemples d'îles mystérieuses sont rares : c'était le cas de Pitcairn lorsqu'il débarquèrent les mutins de la *Bounty*, en 1790. C'était aussi le cas de Norfolk ou d'autres îles abandonnées du triangle polynésien. C'était enfin le cas de Walpole, baptisée d'après le nom du navire du capitaine Butler, premier Occidental à apercevoir l'île en 1794. Comme le dit lui-même Christophe Sand : « Walpole est un de ces endroits où se résume, sur une petite surface, toute une partie des questions que se posent les archéologues. Elle offre également un condensé d'aventure préhistorique et industrielle tout à fait exceptionnel, et souvent émuvant.

Le vent omniprésent, le riasac de la mer, le bruit des milliers d'oiseaux, associés à la profonde solitude, en font un lieu unique ».

Walpole, située au sud-est de la Nouvelle-Calédonie, est en effet un véritable mille-feuilles historique. Durant toute la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, l'île est occupée par des exploitants de guano, attirés par une

colonie de plus de 30 000 oiseaux. Ils font venir sur ce minuscule bout de rocher des travailleurs kanaks, indonésiens, vietnamiens. Pendant cette période, des traces de présence humaine antérieure sont retrouvées et décrites en partie par un contremaitre. Beaucoup plus tard, ces traces seront datées, par des archéologues, de presque 3 000 ans pour les plus anciennes ! D'où venaient ces hommes ? Pourquoi se sont-ils établis sur une île aussi inhospitalière ? Les questions sont nombreuses et la difficulté d'accès de cette forteresse ceinturée de falaises vertigineuses n'a fait qu'alimenter les fantômes.

La seule expédition officielle, menée par Luc Chevalier, conservateur du musée de Nouméa, a lieu en 1967 et ne dure que trois jours (écourtée par le mauvais temps). Elle est néanmoins suffisante pour confirmer la présence humaine et entretenir toute une série d'hypothèses. En 1993, des « chasseurs de trésor » y séjournent ainsi presque un mois, persuadés que le fameux pirate Robertson est passé par là ! Les dégâts, occasionnés par ces fouilles sauvages, provoquent un scandale et permettent à Christophe Sand, directeur





de l'Institut d'archéologie calédonienne, d'y passer deux jours avec l'armée pour fermer les sites. Malgré sa passion pour Walpole, il ne pourra jamais y retourner.

#### Une nouvelle expédition

En 2009, après quinze ans d'attente, une nouvelle expédition est enfin montée. Elle est le fruit de la volonté commune de l'archéologue et de moi-même. Car je n'ai eu de cesse, depuis plusieurs années, d'aller poser ma caméra sur place. C'est à bord d'un catamaran de 20 m que

notre équipe a pu rejoindre Walpole. À son bord, trois archéologues, un botaniste, un ornithologue, un spécialiste de la grimpe et l'équipe de tournage.

L'objectif de la mission est d'abord de réussir à débarquer ! Ensuite, il nous faut retrouver des ossements, comprendre l'organisation générale de la vie sur l'île et enfin trouver les sources d'eau potable, condition essentielle de la survie de ces premiers hommes. Par petites touches, jour après jour, la « citadelle de l'extrême » comme la surnommait Luc Chevalier, livrera ses secrets... peut-être ! Une chose est

sûre, elle ne laissera pas indifférents. Car, comme le dit encore Luc Chevalier : « aller sur Walpole, c'est aussi et avant tout une aventure intérieure... ».

par **Éric BEAUDUCEL**

<http://ericbeauducel.blogspot.com>

*Walpole, l'île mystérieuse* est un film de Éric Beauducel (Production : Gaël films et Canal+ cinéma productions - France - 55 minutes - 2011).



## Trou de fer

Impressionnante formation géologique de près de 300 mètres de profondeur, le Trou de Fer est un abîme volcanique de verdure, au cœur de la forêt dans les hautes plaines de l'île de La Réunion. Un jour, après une énorme éruption, la surface du volcan, appelé « le Piton des Neiges », s'est effondrée et a glissé d'un kilomètre en son centre, ne laissant derrière elle que des parois verticales couvertes d'une végétation très dense. C'est dire la violence de cette nature. La monumentalité des lieux est soulignée par cinq grandes cascades qui s'évanouissent quelque part, en contrebas. Illuminé de mille rivières cristallines, le « trou » offre d'incroyables paysages à ceux qui choisissent d'aller l'observer. Mais on ne peut comprendre la logique qui a généré ces lieux inhabituels qu'à partir d'un hélicoptère, ou en y pénétrant.

Ce « trou » est aussi un canyon d'une envergure spectaculaire et d'une extrême difficulté d'accès. Il contient les plus hauts degrés de difficulté existants dans le monde du canyoning. Il est au canyon, ce que l'Everest est à la montagne. Ses profondeurs n'ont été explorées par des hommes encordés qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ! Depuis, très peu d'expéditions ont été montées et 14 personnes ont trouvé la mort en essayant d'en atteindre le fond. Pavo Barabas, un aventurier et réalisateur slovaque, accompagné de Miroslav Dusek « Miro », Martin Chroumal « Borek », Jaroslav Holecek « Jaro » et Natalia Borecka, vient de réaliser cet exploit. Voici un extrait de son journal.

« En un an, ce canyon n'a pas été visité par des hommes et toute la végétation a reconquis ses droits. Depuis une boucle suspendue à une branche, je commence un rappel à travers la végétation verticale. Cette végétation lutte avec acharnement pour trouver la lumière qui lui permet de pousser sur les flans du surplomb. La corde tisse son chemin au fond de l'abîme, mais à cause de cette végétation, je ne vois pas exactement où cette voie disparaît. La longueur infinie de cette descente est inimaginable. Autour de nous, les chutes d'eau géantes et hurlantes réduisent à néant tous nos efforts de communication. Les deux sacs à dos, qui pendent lourdement à nos harnais, parviennent difficilement, eux aussi, à se frayer un chemin à travers la végétation.



Nous progressons en taillant notre chemin à la machette, en descendant en rappel dans la jungle et en jurant sans cesse contre ces épines qui nous transpercent. Toujours, surplombants, les rappels atteignent près de 180 mètres de longueur. Nous avons au moins l'avantage de tester de nouvelles cordes, conçues spécialement pour ce site.

Avant de partir nous avions préparé 100 kg de matériel : 670 mètres de cordes, des harnais, des combinaisons, des casques, beaucoup de matériel d'escalade, une perceuse sans fil, des pitons, une tente, du matériel de bivouac, un réchaud, de la nourriture, une trousse de premiers soins et beaucoup de petites choses qui pouvaient nous sauver la vie dans un tel endroit. C'est le cas pour nos indispensables petits grappins. Car dans nos descentes dans ces cascades surplombant à 300 mètres de haut, dès les 100 premiers mètres, l'élasticité de nos cordes se tend librement dans l'espace, mais à 6 mètres de distance des parois. Alors, pour se rapprocher des parois, où nous devons fixer nos sécurités et installer le rappel suivant, l'usage du grappin est primordial.

Nous devons aussi être prêts à passer la plupart du temps dans l'eau. Nous avons donc transporté tout le matériel de plongée nécessaire et des équipements étanches. Une fois mouillées, les cordes sont assez lourdes. Le poids, avec lequel chacun de nous doit donc surmonter les obstacles, est de plus de 40 kg.



Photo: P. Barabas





Photo: J. Barabas

À un moment, je remarque que les deux pilons sur lesquels nous sommes suspendus, avec nos sacs, sont un peu en mouvement (la roche volcanique est très poreuse). Natalia est en descente vers nous, avec encore plus de sacs. Hagarad, elle émerge tout juste de la végétation. Son poids est de trop pour nos fixations. Jaro part donc immédiatement en rappel pour 100 mètres d'une interminable descente. J'allume la caméra placée sur mon casque et, sans tarder, je commence ma descente.

Tendue, ma corde commence à me tourner. Lourdemment chargé, le tissage de la corde se tord de plus en plus, et la rotation se fait plus rapide. Pour gagner en légèreté, j'essaie d'enlever l'énorme quantité d'eau qui me recouvre. Cette incroyable descente m'entraîne vers deux cascades parallèles qui disparaissent quelque part dans les profondeurs. À ce moment, mes yeux sont attirés par une gorge effrayante, très étroite, entre des parois de près d'un kilomètre de haut et qui s'étendent sur 4 km. C'est par ce chemin que nous devons, par la suite, sortir du Trou de Fer. Le panorama autour de moi se répète pour la centième fois. Il faut donc aussi que je trouve le moyen d'arrêter ma rotation, car elle devient physiquement difficile à supporter. Une fois arrivée en bas, l'extrémité des falaises sont, autour de nous, baignées par les premiers rayons du soleil. Mais au fond du Trou de Fer c'est toujours l'obscurité humide et froide. Des milliards de gouttelettes d'eau volent dans les airs. Le soleil dessine un petit arc-en-ciel. C'est un endroit magique. Nous nous sommes imprégnés de l'atmosphère des entrailles de cet ancien volcan, sachant que, les jours les plus difficiles étaient encore à venir.

Le couloir, par lequel nous devons sortir, est en fait une gorge très étroite qui avale toutes les cascades. Aucune photo, aucun film, aucune note n'existent sur ces lieux. Nous savons seulement que la plupart des personnes qui ont essayé de traverser ce couloir sont mortes, emportées par les

flots. Un rugissement énorme venant des profondeurs augmente encore la tension de toute l'équipe...

Cela fait environ huit heures que nous sommes dans l'eau. Nous avons fait trente rappels et traversé trois kilomètres de gorges, mais la fin du dédale n'apparaît toujours pas... Natalia, pourtant vice championne du monde de rafting, doit batailler ferme pour sortir de cette gorge. Nous en avons tous assez...

À la fin de ce périple, Natalia est tellement épuisée qu'elle ne peut même plus parler. Des larmes coulent sur ses joues. Le sentiment de joie et de délivrance n'arrivera que plus tard, au repos, lorsque notre rêve de traversée deviendra réalité. Mais juste au-dessus de nous, l'âme de notre ami Jirko plane encore quelque part dans ce canyon (Il y a tout juste un an, le 14 avril 2009, Jirko - Jiri Rydř dit « Jirna » - est venu à La Réunion, à la conquête du Trou de fer. Il a mystérieusement et tragiquement disparu dans un puits d'apparence inoffensif...) et notre réussite lui appartient aussi... >

par Rovol BARABAS

[www.k2studio.sk](http://www.k2studio.sk)

**Trou de fer** : est un film de Rovol Barabas (Production : K2 studio - Roumanie / 12 minutes - 2011).



# Call of the white



En Antarctique, l'expédition « Kaspensky Lab Commonwealth Antarctic » fut un voyage à ski de 900 Km de la côte de l'Antarctique jusqu'au Pôle Sud géographique. Le parcours, qui a débuté à la lisière de la banquise Ronne-Filchner, a viré à l'ouest dans les montagnes Pensacola, afin d'éviter une grande zone de crevasses, avant de se diriger au sud vers les montagnes Thiels et sur le plateau polaire. Ayant commencé au niveau de la mer, la route a atteint 2 743 m d'altitude avant d'arriver au Pôle Sud.



Symbolisant 54 nations du Commonwealth et 2 milliards de personnes autour du globe, l'équipe est un groupe diversifié de femmes sélectionnées parmi plus de 800 candidates. L'équipe représente ainsi les cinq continents, six obédiences religieuses et sept langues. Avant de rejoindre l'expédition, plusieurs d'entre elles n'avaient jamais vécu des températures sous zéro, mis les pieds sur des skis ou passé la nuit dans une tente...

Skier au Pôle Sud reste l'une des épreuves les plus difficiles et les plus dangereuses de la planète. Les secours sont à plusieurs jours ou semaines de marche, et l'équipe a dû faire face à des températures extrêmes, des intempéries, des crevasses et des sastrugi (arête de glace tranchante formée par le vent), avec juste ce qu'il faut de matériel (transportable dans leurs traîneaux). L'équipe a voyagé sans guide et n'a reçu qu'un seul ravitaillement (réalisé sur la glace par un avion à skis et à environ un tiers du parcours).



L'expédition a eu lieu entre le 21 novembre et le 29 décembre 2009. Elle s'est donc achevée en 38 jours (soit 2 jours d'avance sur le programme). Elle a été réalisée à cette période pour fêter le 60<sup>e</sup> anniversaire du Commonwealth.

Cette expédition fut aussi l'occasion d'accomplir une bonne moisson de records. C'est le plus grande et la plus internationale équipe féminine à atteindre le Pôle Sud. Ce sont les premiers membres du Brunel Damascus et de Chypre, mais aussi les premières femmes de Singapour, d'Inde et de Nouvelle-Zélande à atteindre le Pôle Sud à ski. L'expédition a également obtenu une distinction moins glorieuse, en devenant la première expédition à ne laisser aucun déchet sur son parcours - y compris les déchets humains - créant ainsi un précédent en Antarctique.

L'expédition a obtenu une couverture médiatique importante à travers le Commonwealth et au-delà. L'équipe et l'expédition ont fait l'objet de plus de 350 articles dans 20 pays. De plus, l'expédition a fait plus de 160 apparitions à la radio et à la télévision à travers le monde. Chaque membre de l'équipe est aussi parti à la rencontre d'un grand nombre d'écoles dans leur pays d'origine pour parler aux jeunes de l'Antarctique, de l'expédition et des leçons apprises durant cette expédition.

Les membres de l'équipe ont été invités à intervenir dans un large éventail d'événements ; allant du Ministère de l'Éducation à Singapour au Conseil consultatif des femmes des Nations Unies, en passant par la Conférence Jeunesse des Jeux olympiques.

[www.kaspenskylabcommonwealthexpedition.com](http://www.kaspenskylabcommonwealthexpedition.com)

*Call Of The White* est un film de David Perce (Executive Producers) Durée: 87 minutes - 2011.



## L'ÉQUIPE

**Patsyky Andee** est l'exploratrice polaire britannique, fondatrice de l'expédition. Le mariage de ses parents s'est à l'âge de 9 ans, qu'elle élève ses expéditions. Diplômée en anthropologie, elle s'est surtout illustrée comme conférencière, réalisatrice et œuvre plus dans des domaines expéditions scientifiques ; cartographiques et archéologiques au Groenland, métabolisme au Québec, climatologiques en Antarctique et bien d'autres encore à travers le monde. Elle joue désormais pour ses, en Angleterre, d'une grande réputation dans l'organisation et la promotion d'expéditions. [www.PatsykyAndee.com](http://www.PatsykyAndee.com)

**Dr Najibah Rashid binti P. A. M. Al-Sabri Pg M-L Kabir** réside au Brunel Darussalam sur l'île de Brunei. Comme sous le nom de « Eva », âgée de 26 ans, elle est Officier diplomatique au ministère des Affaires étrangères de Brunei. Elle a aussi enseigné les mathématiques dans une école secondaire pendant 3 ans. Eva est passionnée par les enjeux environnementaux et espère utiliser son implication dans l'expédition pour sensibiliser son pays sur les changements climatiques.

**Stéphane Salamoniadis** de Chypre est âgé de 27 ans. Elle est technicienne informatique chargée de la mise en œuvre informatique à Nicosie. Très enthousiaste et pleine d'énergie, Stéphane espère que sa participation à l'expédition lui permettra de mieux faire connaître son pays, tout en inspirant d'autres jeunes chypriotes à dépasser leurs limites et à réaliser leurs rêves.

**Barbara Tansey** représente le Ghana, en Afrique de l'Ouest. Aujourd'hui âgée de 29 ans, elle a fait ses études dans le régime scolaire du Ghana, mais les a terminées en Amérique. Lors de son retour à Accra, Barbara est devenue la plus jeune femme de son pays à avoir obtenu un diplôme en « Informatique ». Tout en inspirant les jeunes femmes de son pays, Barbara a également souhaité encourager les jeunes professionnels ghanéens visuels. « Informatique » à son retour en Afrique, elle est devenue un développement qui résident au Ghana. Peu de temps après son départ pour l'Antarctique, Barbara a commencé le palladium. Compétente et fiable, elle a malheureusement été incapable de rejoindre l'équipe de l'expédition.

**Rena Kasah Diermawati**, 38 ans, est instructrice de sport de plein air à Ciaringing. Elle représente la seule femme indonésienne. Adressée, indolâtre à Delhi, Rena est une athlète très expérimentée, ayant pris part à de longues expéditions en Himalaya, au sein de la Fédération indonésienne d'escalade. Elle espère encourager plus de femmes indonésiennes à faire carrière dans les secteurs du plein air et à lutter pour leurs droits à l'auto-détermination.

**Ker-Maria Espinoza**, 30 ans, vit à Kingston, en Jamaïque. Elle aime le sport de randonnée, les voyages, et a fait beaucoup de bénévolat partout dans le monde, du Japon jusqu'au Israël. Elle travaille et réside des étudiants pour un bon état scolaire (ex : Laboratoire d'été) et institution privée, indépendamment, d'experts locaux (étant des professeurs en matière de politique internationale) et a été impliquée dans un certain nombre d'autres initiatives sociales. Elle espère que sa participation à l'expédition se montrera aux autres jamaïcains - qu'il s'agisse d'aller à l'école pour les femmes. Elle s'est rendue en Antarctique avec l'équipe, mais dès les premiers jours, elle a subi des engelures aux doigts et a dû être rapatriée, incapable de prendre le départ pour le pôle Sud aux expéditions.

**Sophia Pang** de Singapour est une mère de 27 ans. Sophia est une journaliste « freelance » et consultante dans le monde de l'édition et du marketing. Le plus d'inspiration à sa fille - l'auteur de elle et d'inspirer d'encourager ses rêves - Sophia espère que sa participation à l'expédition montrera à d'autres femmes de Singapour qu'il est possible de se mettre en avant et, parfois, d'aller au bout de ses ambitions.

**Lydia Whelan**, 36 ans, est de Tielier sur l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Depuis 16 ans, elle a possédé et exploité une entreprise locale à Hunt Creek National Park. Bien évidemment, elle a acquis une licence de pilote de l'air professionnel et en a utilisé pour cette expédition polaire. Grâce à cette expédition, elle espère faire la différence dans son pays, en y apportant de nouvelles idées (spéciales dans le monde entier).

**Nolan Turkin**, est une instructrice de sport de plein air « freelance » de 46 ans et consultante d'éducation dans le régime du Peak District (Royaume-Uni). Nolan avait déjà pris part à des expéditions à ski à la fois dans l'Écosse et en Antarctique. Elle est heureuse d'être un modèle qui démontre le côté positif des femmes dans le secteur des activités de plein air. Nolan, membre de l'équipe de réserve, a rejoint l'expédition en raison de l'abandon de l'une des membres de l'équipe.

**FRANCE 3 BOURGOGNE**

**AU COEUR DES ÉVÉNEMENTS  
DE VOTRE RÉGION**

**France 3 Bourgogne  
partenaire  
de toutes les aventures**

Comment nous recevoir par le câble, le satellite ou l'ADSL ?

Cable : Bel | canal 275 - Fecamp | canal 306 - Choisy | canal 305 - Fretz | canal 305 - SFN | canal 306  
Bourges | canal 475 - Belfort | canal 175 - Auxil | canal 306

[france3.fr](http://france3.fr)



bourgogne





mmes d'exception, de films et de rencontres extraordinaires, de rêves et  
ent uniques, où le public dijonnais n'est pas que spectateur...



... avec Pascal de Gal avec *Si on les laisse au pilon*, Franck Evans, Bernard Sauphan, Catherine Chabaud, Marlene Chaud avec *Histoires entre des femmes*, Jean-Louis Davillon, Hubert de Chabigny,  
... (text continues with names and titles, partially obscured and difficult to read due to small size and overlapping)



# 1<sup>re</sup> radio en Côte d'Or en part d'audience\*

Plus de 70 heures

de programme local par semaine.

# Amazonian vertigo

Cela faisait à peine deux ans que j'étais devenu photographe de montagne et d'escalade, lorsque j'ai eu l'opportunité de monter ce projet fou en plein cœur de l'Amazonie vénézuélienne, avec cinq grimpeurs. Nous allions gravir la plus haute cascade du monde, le Salto Angel, et cette aventure méritait plus que de simples photos. Car nous allions vivre plusieurs semaines, en autonomie complète, avec seulement 15 jours de vivres, en huis clos, au bout du monde, dans des conditions tropicales, là où aucun secours ne serait possible et sur une paroi aussi verticale que vertigineuse. J'ai donc décidé de réaliser un film sur cette histoire qui s'annonçait exceptionnelle. Je n'avais jamais tenu une caméra auparavant, mais Philippe Seyoyat (producteur) m'a accordé sa confiance et m'a prêté le matériel nécessaire. Durant l'expédition, les conditions de tournage n'ont pas été optimales. Je ne pouvais pas me contenter de filmer, je devais aussi assurer les prises, installer les campements et hisser les énormes sacs de nourriture. De plus, je n'avais aucune possibilité de recharger les batteries de ma caméra. J'étais donc limité à 45 mn de tournage par jour pour tenir jusqu'au sommet. Malgré ces contraintes, j'ai pu réaliser mon premier film. Ce documentaire, qui a marqué les esprits, a eu la chance d'être primé plusieurs fois, tout d'abord à Dijon puis à l'étranger. Cela m'a encouragé à réaliser d'autres films et à me lancer d'autres défis comme récemment au Makay.

Ma fascination pour le massif du Makay est née en regardant une émission d'Ushuaia Nature. Car je retrouvais dans ces paysages montagneux toute la sauvagerie, la beauté et la grandeur de l'Ouest américain, la végétation tropicale et la virginité en plus.



En 2007, j'ai pénétré dans cet Eden inexploré et j'en ai traversé intégralement grâce à des cartes fabriquées à l'aide de Google Earth. Durant cette première exploration, je me suis rendu compte que l'isolement extrême avait permis, ici, à des animaux et des végétaux d'enfanter de nouvelles espèces. Mais si les reliefs escarpés du Makay ont su préserver ces écosystèmes, la multiplication des feux de brousse les menace aussi. Ce constat m'a donc motivé à mettre mon énergie au service de la préservation de cette région oubliée du monde et à y organiser une série d'expéditions scientifiques. L'objectif étant de réaliser un inventaire de la biodiversité, afin que le Makay devienne la prochaine « aire protégée » de Madagascar. C'est ainsi qu'en 2010 et 2011, plus de 60 scientifiques ont pu, durant 4 mois, étudier cette forteresse minérale, découvrir plus de 80 nouvelles espèces et relever les premières peintures rupestres de Madagascar. Aujourd'hui, grâce à ces données, l'association Naturevolution a d'ores et déjà mis en place une série d'actions concrètes de conservation à Makay (sensibilisation, reboisement, formation, écotourisme...).



Gélon Programmes et Canal+, entre autres, ont décidé de m'accompagner dans cette aventure. Ainsi, le premier film documentaire d'aventure en 3D, *Makay*, les aventuriers du monde perdu raconte cette expérience et sera diffusé le mercredi 14 décembre 2011 sur Canal+. Puis, un autre documentaire scientifique sera diffusé sur Planète+ en janvier 2012. Une exposition à la Cité des Sciences sera aussi inaugurée le 8 novembre 2011 et un « beau livre », *Makay, à la découverte* du dernier Eden, sera publié aux Éditions de La Martinière (disponible à partir du 17 novembre 2011). Enfin, un DVD vidéo et Blu-ray 3D active, sortira le 15 décembre 2011.

par Evard WENDENBAUM

Géologue de formation, passionné de nature et d'exploration, Evard est véritablement photographe et organisateur d'expéditions. Depuis plus de dix ans, son travail le mène à parcourir des régions parmi les plus inconnues de la planète comme les glaciers, le nord du Karakoram et du Himalaya (Inde), les volcans glacés d'Alaska et de Patagonie (USA) ou jusqu'au pôle sud (les îles de l'Antarctique et les îles d'Adelie) (pays). Evard a toujours ramené des images et des récits de ses expéditions.

[www.evardenbaum.com](http://www.evardenbaum.com)

**Amazonian vertigo** est un film de Evard Wendenbaum (Région au Sud-Est / France - 12 minutes) issu du film d'aventure 2008 et 2009 et du documentaire de l'année 2008 pour l'équipe du Salto Angel.



## Au nom du fils

Une vie pour une autre vie

**7 juillet 1950. Edgar Maufrais apprend la disparition de son fils, Raymond, lancé seul dans une audacieuse expédition dont l'objectif était d'établir la première liaison entre la Guyane et le Brésil sur un itinéraire inexploré. Edgar n'a aucune expérience de ce type d'expédition et dispose de moyens dérisoires, mais il est convaincu que son fils est vivant, prisonnier d'Indiens inconnus. Il décide donc de partir à sa recherche. En quatorze ans, ce père va lancer 18 expéditions...**

« Je connaissais depuis longtemps l'aventure de Raymond. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de lire ses carnets. J'ai été frappé par l'écriture de ce texte. À travers les mots, il faisait revivre avec le talent d'un véritable écrivain, son extraordinaire aventure. C'est de là que m'est venu l'idée de faire un film. » Philippe Jarnain réalise alors, avec peu de moyen, le film : Voyage au bout de la vie - L'histoire vraie d'un

homme qui a voulu vivre son rêve jusqu'au bout. Tourné en caméra subjective, ce film retrace en 25 minutes le périple de Raymond Maufrais, depuis son arrivée en Guyane (en juillet 1949) jusqu'au jour de sa disparition (13 janvier 1950). Illustré par la lecture d'extraits du carnet de route de Maufrais, ce film a reçu plusieurs prix dont le prix Jean-Marc Boivin, en 1994, à Dijon. À la suite de ce film, Philippe Jarnain rêve de faire un long-métrage. Mais, en 2003, c'est l'aventure d'Edgar Maufrais qui l'appelle. Au Nom du fils est donc le second volet de la saga familiale des Maufrais. Là, la quête du fils semble entraîner le père sur les chemins de l'aventure. Ce film a reçu trois prix : le prix des Jeunes de la Ville du Dijon, le 18 octobre 2003, lors du Festival International du Film d'Aventure de Dijon et, en 2004, il reçoit l'Aigle d'Or de l'Aventure et le prix scientifique de la Ville de Toulon. Si Philippe Jarnain a réalisé un grand nombre de films avant de se pencher sur l'aventure des Maufrais, il en réalise encore beaucoup



Ph. Jarnain photographié par M. Alexandre

depuis (qui ont eux aussi reçu des prix) même si peu d'entre eux ont pour sujet l'aventure et l'exploration.

<http://site.volla.fr/maufrais>

[www.maufrais.info](http://www.maufrais.info)

*Au Nom du Fils* : est un film de Philippe Jarnain (Coproduction : Jean-Thomas, Village, S&C - France - 52 minutes) Prix des Jeunes de la Ville de Dijon 2003.

## Chasseurs de serpents

13 ans déjà !

Ce film, marque un tournant. Avant je réalisais des films d'aventures sportives (d'Amazonie au Grand Nord). Par la suite, mes films ont été de sensibilité plus écologique. Après ce film tourné au Yémen en compagnie d'un herpétologue (Alexandre Teynié) et d'un entomologiste (Frédéric Durand), j'ai participé à la série TV intitulée *Aventures sauvages* accompagnant Isabelle et Jean-François Lagrot, deux vétérinaires, parcourant le monde sur la trace des espèces menacées de disparition. Le film, *Sur les Traces du léopard d'Arabie*, que j'ai réalisé au cours de cette aventure a été présenté à Dijon. J'ai ensuite travaillé sur plusieurs documentaires, en partenariat avec le Parc naturel régional du Luberon, sur les programmes de protection des biotopes et des espèces menacées, comme l'aigle de Bonelli et le vautour percnoptère.

En 2005/2006, j'ai réalisé 3 films pour la série télévisée, *La Route de l'eau*, un itinéraire en métropole et en outre-mer à la découverte des écosystèmes aquatiques et de l'histoire de l'eau de chaque région.

En 2008/2009, j'ai été associé à la mission internationale Ibica-Auvergne (inventaire de la biodiversité du sol à la canopée). Pendant longtemps, les télévisions ne s'intéressaient aux expéditions scientifiques que si elles étaient lointaines, exotiques et de préférence en milieu hostile. Changement d'époque. Pour la première fois, les équipes du Radeau des cimes ont étudié la canopée d'une forêt européenne. Le film de cette mission, *La Forêt enchantée*, réalisé par Bernard Guerrini a été primé à Dijon en 2009 (Prix spécial du jury). Pendant cette mission, j'ai réalisé des vidéos mises en ligne quotidiennement sur les sites de la région Auvergne et du département du Puy-de-Dôme. Aujourd'hui, je travaille de plus en plus pour le nouveau média internet, tout en poursuivant des tournages à l'étranger.

par Alain RASTOIN

[www.video-alainrastoin.fr](http://www.video-alainrastoin.fr)

*Chasseurs de serpents* : est un film d'Alain Rastoin (Production : Gédéon programmes - France - 52 minutes) Prix spécial du jury 2008.



Pour plus d'informations sur Frédéric Durand (à droite) et Alexandre Teynié : [www.ahesaa.net](http://www.ahesaa.net)



# Au pays des Djinns

Envôlé par le continent africain, depuis 20 ans, j'ai sillonné sa partie ouest en tous sens, passant progressivement de missions humanitaires à l'orpailage traditionnel, afin d'étudier l'anémisme et les cultures ancestrales.

En 1998, je réalise ma première grande méharie entre Chinguetti et Kiffa en Mauritanie (800 km en 28 jours). Ce fut un tournant de ma vie, une révélation. Je laissais petit à petit le néant minéral se substituer au brouhaha humain, l'humilité et l'abstinence remplacer l'excitation et le besoin d'adrénaline, la patience affaiblir la fougue. La curiosité scientifique et la soif d'exploration m'ont poussé à me confronter aux zones hyperarides sahariennes et j'apprendrai patiemment le métier de chamelier auprès de différentes tribus nomades et d'unités méharistes militaires. Je me spécialisai au fur et à mesure, dans les techniques de survie spécifiques au milieu désertique.



Ma formation au désert commence avec Maure Taha Ould Bouessif. Nous partageons ensemble pas moins de huit balades sahariennes. Et en 2002, nous parcourons à pied, accompagnés de huit dromadaires, la plus longue distance en autonomie totale entre deux puits, soit 1 137 km dans la plus vaste région hyper-aride du Sahara, « la Majlat al-Koubri », dans des conditions d'une extrême difficulté. Nous réussissons ainsi la plus grande traversée du Sahara sans puits et nous entrons humblement dans l'histoire de ce désert. Le film, *Au Pays des Djinns*, relatant cette expédition, fut honoré de nombreuses distinctions, j'en remercie encore son réalisateur : Jean-Gabriel Leynaud.

Dans le désert, la gestion de la solitude, de la déshydratation et du stress liés aux

conditions extrêmes reste une priorité dans mes méharies. Ces profondes immersions et la traversée de territoires, où se situent encore quelques rares zones inexploitées, me permettent aussi de procéder (depuis 2002) à une observation de terrain et à une collecte de données importantes pour la communauté scientifique.

Les regs et les ergs sahariens sont les régions les plus favorables à la découverte de météorites. Les collectes, pour le laboratoire de minéralogie du Muséum d'Histoire Naturelle, de ces roches extrêmement précieuses (pour les plus rares) sont une source incomparable d'informations sur notre système solaire.

Les échantillons prélevés ont permis à des microbiologistes de l'université de Toulouse d'isoler 126 espèces d'archéobactéries extrémophiles inconnues vivant dans le sable, dont certains actinomycètes qui serviront à produire de nouvelles molécules pharmacologiques capables de combattre certains agents pathogènes attaquant les hommes, les animaux ou les végétaux.

Mes explorations solitaires ont aussi initié des études médicales sur l'adaptation du corps humain à la thermorégulation et ses limites en milieu désertique. Les protocoles psychophysologiques sont basés sur le suivi du « stress oxydatif » face à la déshydratation, corrélié in situ à l'évaluation des effets de la solitude et de la survie en milieu hostile, sur la perception cognitive, la mémoire et sur la prise de décision.

Depuis 2009, je travaille également avec des climatologues, sur la compréhension géophysique et mécanique des vents de sable et de poussière, pour modéliser les aérosols désertiques et mieux comprendre leur rôle sur les contagions de méningite en Afrique de l'Ouest.

Au Pays des Djinns ne s'est pas arrêté à des titres honorifiques... En 2002, ce film a ému une femme, une aventurière, qui deviendra quelques années plus tard ma compagne. Nous aurons ensemble donné la vie par trois fois. Mais, la deuxième fois, la nature nous repré-



dra son dû en nous confrontant à ce que l'homme redoute le plus : la mort. Peut-être était-ce le prix à payer pour avoir bravé et défié les lois naturelles et avoir voulu également défendre la notion d'aventure dans ces mondes extrêmes ?

par Régis BELLEVILLE



[www.regisbelleville.com](http://www.regisbelleville.com)

## Coast to coast

Hommage à l'amitié et à ce qui unit les hommes au ciel.

Après « Cape to Cape » (du Cap de Bonne Espérance au Cap Nord), puis « South to South » en 1999 (43 000 km de l'Argentine à Cape Town en passant par le Groenland), Mike Blyth (Sud Africain) et Olivier Aubert (Suisse) ont choisi, parrainés par la société SPB, d'effectuer la traversée de l'Afrique australe, de faire un voyage humaniste, à la rencontre de populations peu connues le long de 4 grands fleuves africains. Coast to Coast, c'est 12 000 km en ULM, pour découvrir l'Afrique depuis le ciel, entre mars et juillet 2004.



Coast to Coast - à gauche et au-dessus : un film de Olivier Aubert et Mike Blyth (Producteurs - Margite Productions - Suisse) cinéaste du sud - (42 minutes) "Tourné d'un film d'aventure 2005.

Si le film de leur seconde expédition, South to South (réalisé par Antoine Sacoun), a remporté le prix jeune réalisateur à Dijon en 2002, le film Coast to Coast tiré de cette aventure a remporté 25 prix dans différents festivals internationaux, dont le grand prix du festival du film d'aventure de Dijon 2005. Aussi surprenant que cela puisse paraître, il s'agissait pour Olivier, autodidacte en la matière, de sa première réalisation. Suite à ce succès, Olivier fait quelques essais dans le monde de la réalisation documentaire. Aujourd'hui, avec son talent et son approche originale, il travaille à la réalisation du making-of de Coast to Coast, disposant encore d'un grand nombre d'images de cette aventure, aussi belles qu'inédites, à faire partager...

Mike, quant à lui, poursuit sa carrière de pilote en Afrique du Sud et participe notamment au projet « The Sling », un tour du monde à bord de petits avions organisé par « The airplane factory » ([www.airplanefactory.co.za](http://www.airplanefactory.co.za)).

[www.trike-expeditions.com](http://www.trike-expeditions.com)



Photo: G. S. P. / P. S. P.

## Le défi de Jamie

Depuis ce film, réalisé en 2001, ma vie a été bien remplie. J'ai effectué, dans ma carrière d'alpinisme, l'ascension de nombreuses montagnes (dans les Alpes et ailleurs dans le monde).

La plus excitante de toutes ces expéditions, je l'ai faite au Kilimandjaro, en 2004, avec une équipe de grimpeurs handicapés. Dans cette équipe, nous avons rapidement appris l'importance de travailler avec nos faiblesses et à tirer le meilleur parti de nos atouts. Le film de cette aventure, Kilimandjaro - Going for broke, a reçu en 2006, à Dijon, le prix Jean-Marc Boivin. J'ai également participé à d'autres défis tels que des marathons, l'Iron-Man Triathlon... J'ai été membre d'un équipage, constitué de personnes amputées, pour une traversée de la mer du Nord à la voile. J'ai aussi aidé à mettre en place une fondation de bienfaisance, qui aide les enfants amputés en Afrique...

Mais le plus grand défi, c'est de loin celui de la croissance de ma famille. Mes enfants, Iris (7 ans), Liam (5 ans) et Alix (5 ans), sont pour moi un défi quotidien, mais aussi, le plus beau cadeau. Ils sont pour

moi, un rappel constant que « Le don le plus précieux : c'est la vie ». Puisse-t-elle nous offrir encore beaucoup de défis à relever !

par Jamie Andrew

[www.jamieandrew.com](http://www.jamieandrew.com)

Le défi de Jamie - est un film de Ian Taylor et Emmanuel Cauchy (Producteurs - Gildas Productions - France - 12 minutes) Prix des auteurs de la ville de Dijon 2002 et Trophée Jeune Réalisateur pour Jamie Andrew.

Photo: G. S. P. / P. S. P.

# La grande traversée

J'ai rencontré Arnaud Tortel lors de sa première expédition en solitaire au Pôle Nord Magnétique en 1997. Avec lui, j'ai fait mes premières armes en milieu polaire par -40°C aux alentours de la mythique Resolute Bay (au Nunavut, appelé Northwest Territories à l'époque). Quand Arnaud est reparti en 1999 avec Rodolphe André pour la traversée en autonomie complète de la calotte glaciaire de Sibirie jusqu'au Canada, il m'a tout naturellement offert de réaliser ce film. Avec les succès qu'il a eu en festivals (7 prix internationaux, dont 2 aux Écrans de l'Aventure en 2000), c'est devenu « le film » qui a lancé ma carrière de réalisateur. Et l'histoire de ce film me poursuit encore aujourd'hui.

Il y a 4 ou 5 ans, nous étions dans une soirée parisienne avec Arnaud, Laurent Chalet (chef opérateur du film : *La Marche de l'Empereur*) est venu discuter avec nous. « Ces deux gars, leurs femmes, l'accident, les ours... C'est l'un de mes films polaires préférés » dit-il. Incroyable ! Arnaud et moi, nous nous sommes regardés en sou-

riant. Et il comprit, au bout d'un moment, qu'il parlait de notre film sans savoir qui nous étions.

Cette aventure nous a profondément marqués. Aujourd'hui encore, Arnaud et moi échafaudons régulièrement de nouveaux plans pour repartir dans l'Arctique. Suis-je devenu un « spécialiste » du film polaire ?

Ghislain Bardout est venu me trouver en 2009, et il m'a immédiatement parlé de *La Grande Traversée* (la référence !). Ce qui m'a amené à réaliser le film *On a Marché Sous le Pôle* (Téléton d'or 2010 à Dijon).

C'est comme ça aussi, que Rodolphe André, avec qui je suis resté très ami, m'a demandé de travailler sur l'expédition de Sébastien Roubinet « La Voie du pôle ». Une expédition à laquelle il a participé cet été, sur le catamaran *Ti-babouche*. Leur projet visait à aller de la Pointe Barrow (Alaska) jusqu'au Spitzberg en passant par le Pôle Nord géographique (1 750 miles), soit une traversée de l'Océan Glacial Arctique à la voile, sans moteur et en



autonomie complète. Même si leur navire (atypique) capable de se mouvoir aussi bien sur la glace que dans l'eau, a parfaitement rempli son rôle, après 1/4 du parcours, le petit équipage a dû couper court à ce périple avant même de rejoindre le Pôle Géographique... Le montage de ce film est en cours !

par Thierry ROBERT

*La Grande Traversée* : est un film de Thierry Robert (Génius Programmés - France - 12 minutes) Prix International Solitaire et Prix des jeunes de la ville de Dijon 2009.

## Rodolphe ANDRÉ

Après cette expérience avec Sébastien Roubinet (prix spécial du jury de Dijon 2008 avec son film : *Babouche*, un catamaran pour l'Arctique), Rodolphe est prêt à repartir avec lui.

« Il n'est pas facile d'expliquer mon ressenti sur cette nouvelle expédition, car elle a un petit goût d'inachevé. Ce fut quand même une sacrée aventure, un peu courte c'est vrai (1,5 mois), mais très complète et enrichissante. Elle nous a beaucoup appris sur le plan humain et technique. La décision de faire demi-tour a été extrêmement difficile à prendre, car nous avions déjà parcouru presque 400 miles, et faire autant dans l'autre sens n'était pas gagné



d'avance. Mais nous savions que c'était la bonne décision. Sachez que, depuis, nous pensons sans cesse à repartir... Techniquement, il va y avoir des changements. Ces 750 miles nautiques auront été le meilleur des entraînements. Nous sommes

convaincus que ce bateau hybride est capable de traverser ce magnifique océan. Nous nous sommes très bien entendus et nous avons réussi à bien faire progresser *Ti-babouche* sur l'eau et la glace. Soyez-en sûr, cette équipe soudée est prête à repartir avec une meilleure connaissance des lieux, de la navigation et du matériel à emporter. Un mois et demi c'est bien, mais il nous aura manqué la satisfaction d'arriver au Pôle géographique et cette amerie tellement attendue au Spitzberg. Mais il ne faut pas baisser les bras, il faut insister, on peut réussir. Nous avons hâte de vous faire partager cette grande aventure pleine de bon rires. Restons givrés. »

[www.sebroubinet.eu](http://www.sebroubinet.eu)



## Arnaud TORTEL

Kinésithérapeute, diététicien et acupuncteur, Arnaud s'occupe de sportifs de haut niveau, de gestion du stress et des conflits en thérapies fonctionnelles ainsi que de préparations alimentaires pour de nombreuses expéditions polaires. En 2007, il réalise une exploration du Groenland et en 2009 il signe la première expédition sans ravitaillement du Pôle Nord au Groenland, en 62 jours. De janvier à juin 2012, il partira, seul et à pied de l'Alaska (71° N) en passant par le Pôle Nord, pour atteindre, lui aussi, le Spitzberg (78° N) en Norvège. Il devra alors parcourir la distance



d'un continent à l'autre (3 000 km) dans des conditions d'extrême difficulté, débutant avec la nuit polaire et finissant sur les eaux de fonte estivale.

[www.arctica-france.com](http://www.arctica-france.com)  
[www.arnaudtortel.com](http://www.arnaudtortel.com)

## Un désert vertical

Ce film est une aventure qui a commencé à la lecture d'un article dans Vertical Magazine. À l'époque, en découvrant les parois de la Main de Fatima au Mali et ce challenge sportif assez extrême, cela a suffi à motiver un premier voyage. J'avais dans l'idée de ramener quelques images de ce « rock trip ». Le charme de l'Afrique m'a totalement séduit et, tel un coup de foudre, tout est devenu évident. Les falaises étaient là, démentes et regorgeant de voies à ouvrir. Le haut Gourma constitue encore un bassin d'escalade moderne où l'on ne peut que saliver malgré cette sécheresse.

De nombreux talents m'ont accompagné dans cette histoire. Ils ont rendu possible ces images chateaux avec une intensité à couper le souffle. Je remercie particulièrement à ce sujet : Élodie Coupey,

Laurent Mollard, Pierre-Henri Michel pour la bande son et le commentaire ; Marc Delangenhergen, Matthieu Haag, Raphaël Lessablière pour les images, le montage et les conseils ; Guy Albert, Lionel Castoyanis et Stéphane Dan, mes trois compagnons de cordées.

C'était mon premier film. Mes doutes, quant à sa qualité, ont été balayés grâce à de beaux succès en Festival. Le premier prix est arrivé lors de la première projection publique à Dijon, il y a juste cinq ans. Il a finalement reçu sept prix, de Dijon à Montréal, de Tégernsee à Nancy et de Vallauris à Val d'Isère. C'est une immense satisfaction qui ne rend pas plus facile le travail de réalisation. Je rêve de tourner à nouveau. Mais j'attends que tous les ingrédients soient réunis pour me lancer dans un nouveau projet. Car si filmer à 400 m du sol demande de l'audace et de l'organi-



Photo: G. Dan

sation, le plus difficile est de formater le résultat aux exigences télévisuelles. Si bien qu'aujourd'hui, lorsque je pars en expédition (Hoggar, Yémen, Chine, Mali...), je me contente de grimper et de faire quelques photos et vidéos souvenirs.

Le Tchad, l'hiver prochain, pourrait être le prochain terrain miné d'un film...

par Daniel DU LAC

[www.danieldulac.com](http://www.danieldulac.com)

Un désert vertical - un film de Daniel du Lac (Production - Réalisation - France - 60 minutes) - Prix du jeune réalisateur 2005

## Voisins des nuages

Inspiré des travaux du célèbre éthologue autrichien Konrad Lorenz, Christian Moulicq vole depuis 1995 avec les oiseaux qu'il élève. Il se fait oiseau lui-même afin d'accompagner des espèces protégées sur leurs parcours migratoires. Son inventivité et ses convictions, qui le poussent aussi à imaginer d'autres routes migratoires pour ces oiseaux, ont fait l'objet de plusieurs documentaires (dont le film *Voisins des nuages*) et de nombreux reportages dans la presse écrite internationale.

« Nous menons des actions de sensibilisation à la protection des oiseaux migrateurs et depuis plus de dix ans nous travaillons au projet de réintroduction de l'oiseau nain en Suède. Nous partons, dans 15 jours, en Allemagne afin de mettre en place la suite du projet « Oies naines » avec des amis biologistes allemands. Nous n'avons pas pu faire de nouvelles migrations pour tout un tas de raisons. Actuellement nous proposons des vols en ULM et montgolfières avec nos oiseaux pour des passagers enthousiastes de pouvoir les caresser en

vol. En offrant la possibilité de voler avec nos oiseaux, nous espérons pouvoir financer en partie nos projets de migrations et de reproduction de quelques espèces menacées. Nous travaillons aussi depuis 3 ans avec une équipe anglaise afin de réaliser des documentaires sur les oiseaux migrateurs. Nous avons trois autres projets de migration avec les grues demoiselles, les grues cendrées et les grues de Sibérie. »

par Christian et Paolo MOULICQ

[www.voleraveclesoiseaux.com](http://www.voleraveclesoiseaux.com)  
[www.vol-avec-les-oles.com](http://www.vol-avec-les-oles.com)

Voisins des nuages - un film de François Couvillon (Production - Réalisation - France - 62 minutes) - Talents d'Or du Film d'Aventure 2005

Photo: G. Dan



## Les montagnes du silence

En 2004, après deux années de préparation, le 11 novembre, 16 sourds et entendants se lançaient dans une expédition mer et montagne sur les traces de Sir Ernest Shackleton en Géorgie du Sud, une île montagneuse perdue dans l'Océan Subantarctique. C'est à bord de Tara, le plus grand voilier polaire, que l'équipe a abordé cette île. Objectif : explorer les hautes montagnes, réaliser la mythique traversée de Shackleton et vérifier que la corde de l'alpiniste peut aussi nouer des amitiés très fortes qu'on soit sourd ou entendant.

Mais depuis cette aventure, l'aventure des Montagnes du silence ne s'est pas arrêtée là. Car le chantier est vaste : les sourds qui représentent 600 000 personnes en France, qui ont une langue, une culture, une identité propre, méritent d'être davantage écoutés.

Mal 2010, une nouvelle équipe de sourds et d'entendants se lance dans une traversée de 400 km sur l'archipel du Svalbard, pays des ours polaires. Comme pour la Géorgie du Sud, l'histoire a commencé dès le premier stage de montagne, les sourds n'avaient jamais chaussé de crampons, ni même fait du ski de montagne.

Chaque soir après les gros efforts, au bivouac, une grosse antenne est montée sur un mat : il s'agit d'envoyer le journal de bord avec des vidéos en langue des signes à tous les enfants des écoles bilingues (français et langue des signes) en France. Il ne s'agit pas de « faire de la montagne pour faire de la montagne », il y a urgence car le taux d'illettrisme dépasse les 70 % chez les sourds.

2011, les premiers stages de découverte de la haute montagne ont un grand succès. Après 3 journées dans le Parc national

de la Vanoise en compagnie de garde-monteur du parc, le stage se termine sur les glaciers et arêtes rocheuses en haute montagne. Ces stages sont accessibles aux sourds et entendants. Des interprètes professionnels en interprétation français/langue des signes participent à ces stages. D'autres stages (été et hiver) sont programmés en 2012.

L'association travaille en ce moment sur une plateforme pédagogique accessible aux enfants sourds pour l'Éducation nationale : plus de 1 000 vidéos en langue des signes pour expliquer la montagne, le climat, la neige... et au montage de notre prochain film sur l'expédition au Svalbard.

Le maître mot des Montagnes du silence : « Tirer vers le haut ».

par Daniel BUFFARD-MORET



Les Montagnes du silence : est un film de Luc Massenet (Coproduction : ATOP, L'association Les Montagnes du silence en association avec France 5, France 3 Toulouse, la Télévision Galice Romande et le soutien du CNC - France - G2 musique) Film State Nordland 2005.

[www.lesmontagnesdusilence.org](http://www.lesmontagnesdusilence.org)



www.voyage.fr



LA CHAÎNE QUI DONNE ENVIE DE PARTIR

voyage.fr

Disponible en exclusivité sur



paramontec

VOYAGE  
 avec JEFFREY SANDT

Programme de voyage organisé par M6 Voyages, filiale de M6 Média. M6 Voyages est une entreprise à responsabilité limitée au capital de 100 000 euros. M6 Voyages est une entreprise à responsabilité limitée au capital de 100 000 euros.

M6 Média est une entreprise à responsabilité limitée au capital de 100 000 euros. M6 Média est une entreprise à responsabilité limitée au capital de 100 000 euros.

## Les mythes du Nil

Un projet de Christian Clot

Après plusieurs expéditions engagées en Patagonie, Christian Clot prépare son nouveau projet, une plongée en profondeur au cœur de l'Afrique, de ses plus hauts sommets jusqu'à la Méditerranée au fil des eaux tumultueuses de l'un des plus longs fleuves du monde : le Nil.

Nil : son nom est prononcé avec admiration, respect et envie. Aujourd'hui, il représente pourtant plus les vacances à bord d'une felouque qu'à la visite de sites archéologiques exemplaires que l'impitoyable divinité nourricière et meurtrière de l'antiquité. Mais que sait-on vraiment de ce fleuve, généralement perçu comme égyptien alors que seul 15% de son parcours traverse ce pays ? Avec ses plus de 6 800 km de long (Nil Blanc), il est l'un des plus longs fleuves du monde, trouvant ses sources à plus de 5 000 mètres d'altitude et traversant jusqu'à son estuaire presque tous les climats et milieux, des hautes montagnes aux déserts, des marais infranchissables et des steppes aux vastes forêts équatoriales. Son bassin versant de 3,2 millions de km<sup>2</sup>, soit plus de 10% de l'Afrique, représente l'une des principales richesses d'Afrique de l'Est et la vie pour des dizaines d'éthnies qui bordent son cours. Depuis des millénaires, il est sujet de vénération ou de crainte et exacerbe les passions. La quête de ses sources a suscité, d'Ératosthène à nos jours, des centaines d'expéditions, la lutte pour ses eaux a engendré des guerres terribles, à l'échelle de villages ou de nations et son haut bassin fut le théâtre de l'un des plus importants marchés d'esclaves. Une histoire en marche puisque dix pays voudraient aujourd'hui que le traité de 1929 – attribuant la plus grande part de ses eaux à l'Égypte – soit remis en

cause et qu'il vienne de provoquer la naissance du dernier pays en date, le Sud-Soudan. Cette colonne vertébrale qui sépare et unit des mondes, théâtre d'une nature exotisée, d'une nouvelle géopolitique en marche et symbole des problématiques de l'eau est le plus mythique de tous les fleuves. Il est pourtant peut-être l'un des plus méconnus ! Pour ma prochaine expédition, c'est le Nil dans son ensemble que je vais découvrir, aussi bien sur les trajets de recherches de ses sources que sur l'intégralité de son parcours : mieux saisir l'héritage qu'il suscite, pourquoi ses sources ont engendré tant de polémiques, retrouver son histoire aussi bien que comprendre son actualité et rencontrer les peuples qui le bordent. Des peuples riches de croyances et légendes importantes, souvent éloignés des grands débats sur la propriété du fleuve mais pour qui il représente simplement la seule source de vie.

De Zanzibar à Alexandrie en passant par la Tanzanie, le Burundi, le Rwanda, l'Ouganda, les monts Ruwenzori, le Sud-Soudan, le Soudan et l'Égypte je vais parcourir plus de 10 000 km au cœur de ces climats si différents pour en sentir les réalités et les vivre de l'intérieur, dans les difficultés aussi bien que leurs beautés. Une aventure intégrale, dans tous les milieux, entouré d'une faune exceptionnelle pour un trajet sans moyen motorisé - entre marche et alpinisme pour rejoindre le fleuve puis en canoë sur ses eaux - et « en solitaire ». Je serai cependant régulièrement en contact avec les habitants et parfois accompagné de scientifiques locaux sur quelques tronçons. Cette expédition en région chaude servira également de support pour la poursuite des travaux sur la capacité d'adaptation et de prise de décision en situation extrême - en rapport avec une

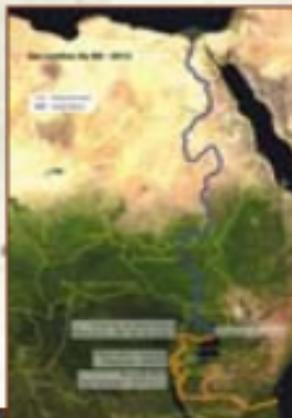


autre expédition en milieu froid prévue en 2013 - ainsi que sur la pollution des eaux. Un univers entier à découvrir, au fil des Mythes du Nil, pour un regard à la fois personnel et documenté sur celui qui est, et restera, le plus mystérieux et le maître de tous les fleuves...

**Christian CLOT**

Une aventure soutenue par EDF, partenaire associatif officiel, qui sera, prochainement, à votre service sur le site internet :

[www.christianclot.com](http://www.christianclot.com)



# Mission « Vagabond Ice & Ocean Cruise 2011 »

Le 15 août 2011, dans le détroit de Smith, entre le Canada et le Groenland. Vagabond est prisonnier de glaces épaisses, en provenance de l'océan Arctique, et dérive à 3 km/h vers le sud. Les scientifiques sont au travail. Christian Haas, professeur de géophysique de la glace de mer à l'Université d'Alberta à Edmonton (Canada), fait une carotte de glace dans une plaque de banquise pluriannuelle, pour en connaître sa composition (chlorophylle, pH et salinité). Avec l'aide de sa fille Léa (qui est aussi son assistante), il va ensuite en mesurer l'épaisseur avec un glaciomètre électromagnétique. Pendant ce temps, Mary O'Brien, océanographe à l'Institut des Sciences de l'Océan à Sidney (Colombie-Britannique, Canada), descend la bathysonde (CTD), entre les glaces de surface et jusqu'au fond de l'océan, pour enregistrer la salinité et la température à différentes profondeurs. La mission « Vagabond Ice and Ocean Cruise 2011 » bat son plein ! Outre les « ice stations » de Christian et les séries de profils CTD de Mary, deux stations météo ont été visitées et entretenues pendant la mission, sur les îles Littleton et Brevoort, de part et d'autre du détroit de Smith. C'est en partie par ce détroit, sous haute surveillance, que les glaces polaires sont expulsées vers le sud.

De nombreux ours nous ont observés durant la mission, ainsi que des troupeaux de

phoques et même, quelle chance, un banc de narvals ! Les nuits furent souvent courtes et irrégulières : ce sont les glaces, la météo et les travaux de terrain qui donnent le rythme. Finalement, en arrivant à Grise Fjord le 20 août, au terme de la deuxième mission de l'été, nous partagerons tous la satisfaction de l'équipe scientifique. Avant de partir, les chercheurs nous ont confié leurs instruments pour l'hiver, avec un programme inédit de mesures. Notre petit équipage familial a commencé par récupérer une bouée océanographique et par faire une série de profils CTD dans le détroit de Fram, à deux cents kilomètres à l'ouest de Grise Fjord. Les mesures se poursuivront autour de Vagabond, tout l'hiver durant.

Le 7 octobre, nous venons de rejoindre notre site d'hivernage. C'est une petite baie abritée à l'entrée du grand fjord Cap Sud qui charrie les icebergs de ses nombreux glaciers. C'est là que nous avons touché Ellesmere pour la première fois, nous avons été séduits et le restons ! Le « komatiq » (traineau en bois) est sur le pont. Nos quatre chiens nous rejoindront bientôt avec Norman, un chasseur qui en prend soin et nous apprendra à utiliser un filet sous la glace pour les nourrir de phoques. La jeune banquise se forme déjà. Sa rapide transformation est fascinante. Le décor est somptueux.



Vagabond est mouillé à moins de deux heures de motoneige du village le plus proche et nous espérons de nombreuses visites d'Inuit<sup>1)</sup> avec qui nous sommes liés d'amitié depuis notre arrivée. Pourtant, la météo (et surtout la houle) nous a malmenés et tenus à l'écart du rivage pendant bien des jours ! Point d'abri devant le village. L'absence inhabituelle de glaces (qui amortissent la houle dans le grand détroit de Jones) au bord duquel se trouve Grise Fjord, a également rendu la vie difficile aux chasseurs, incapables de mettre à l'eau leurs bateaux. Les embruns givrants et les jours qui raccourcissent rendent dorénavant la navigation plus délicate. Déjà, les températures ressenties, en tenant compte du vent, descendent parfois à -30°C. Vagabond et son équipage ont bien mérité l'immobilité qui s'annonce. C'est un nouveau jardin pour Léonie et Aurore, un terrain à explorer et à ausculter pour nous tous, un camp de base ouvert aux projets enthousiasmants qui s'annoncent pour l'hiver.

Après Sous les étoiles du pôle (prix spécial du jury de Dijon en 2008) l'Envol production s'apprette à réaliser un film sur ces nouvelles missions qui mènent Vagabond du Groenland au Nunavut canadien.

par France PINÇON DU SEL  
et Éric BROSSIER

[www.vagabond.fr](http://www.vagabond.fr)

<sup>1)</sup> Grise Fjord, communauté mixte de moins de 100 habitants, située sur la rive sud de l'île d'Ellesmere, au Nunavut, le plus septentrional du Canada.



# Pangaea

Mike Horn, mentor des jeunes explorateurs

« C'est un voyage que nous ferons ensemble, animés par une passion commune et des buts communs. Alors que les défis que nous devons surmonter semblent insurmontables, je crois que nous devons faire un grand pas ensemble pour s'assurer que notre planète sera respectée et appréciée par les générations futures. » Mike Horn

Le projet Pangaea (Pangée, en français), représente l'ancien continent intact, mais également l'extraordinaire idée de Mike Horn qui cherche à explorer, apprendre et agir. En 2008, Mike décide de transmettre ses connaissances aux générations futures afin de les éduquer à la préservation de l'environnement. En quatre ans, il réalise son rêve au travers de 12 expéditions, de l'Antarctique à l'Afrique (en passant par la Nouvelle-Zélande, l'Himalaya, le Pôle Nord, l'Amazonie...) avec de jeunes explorateurs. Pour la sélection, les futurs explorateurs, de 15 à 20 ans, viennent du monde entier. Ils doivent s'inscrire sur le site internet de Mike pour rencontrer cette communauté de



jeunes avides d'aventure. Puis ils doivent réaliser une vidéo sur leurs activités, leurs passions. Les jeunes sélectionnés partent ensuite dans un camp en Suisse, pour 10 jours d'endurance physique, d'entraîne, de rencontres et de fous rires. Seulement huit jeunes partiront en bateau avec Mike pour découvrir et étudier la faune, la flore ainsi que les cultures. Là, ils pourront agir comme ambassadeurs de Pangaea. Car, cette expérience leur permet de comprendre et d'apprécier les problèmes écologiques importants qui touchent le monde aujourd'hui. Candidate à l'expédition en Amazonie et n'étant qu'à la première partie de la sélection, ma motivation est bellement forte que j'adore parler de ce beau projet. Après avoir rencontré une vingtaine de jeunes en

Allemagne, j'ai compris que nous, les futures générations, pouvons agir pour un monde meilleur. Nous avons les mêmes passions, les mêmes buts et nous avons conscience de cette nécessité d'agir ensemble pour l'avenir.

Témoignage d'une jeune exploratrice :  
« En avril 2011, j'ai eu la chance unique de participer à l'expédition au Pôle Nord magnétique. Cette expérience a transformé ma vie. Je n'aurais jamais cru pouvoir aller un jour dans l'Arctique. J'ai trouvé cet environnement fascinant. C'était incroyable de voir la connaissance que Mike possédait sur l'écosystème. Pendant 3 semaines, nous avons parcouru plus de 300 km à skis et en traîneaux sur la banquise. La température était trop élevée pour la saison et à certains endroits, la glace était très fine. Cette expédition m'a montré à quel point il est important de préserver l'Arctique pour le bon fonctionnement de notre planète. Je me suis sentie connectée à la nature, et c'est un premier pas pour commencer à la protéger ! » Saskia Bauer (Allemagne).

par Alix CUGNEY

[www.mikehorn.com](http://www.mikehorn.com)



## FESTIVAL INTERNATIONAL LES CHEVAUX DU MONDE

Cultures Équestres - Peuples Cavaliers - Voyage - Aventure - Découverte

### LES CHEVAUX DU SUD

Le festival international « Les Chevaux du Monde », créé à Compiègne en avril 2001, est celui de toutes les sensibilités du monde équestre et des aventuriers-voyageurs. Il devient torride et propose une nouvelle programmation axée sur le thème « Les Chevaux du Sud » dans le cadre de la **Fête du Cheval** (aux portes de la Forêt de la Plé). Le festival offre donc désormais, deux nouvelles rendez-vous, uniquement en Europe, pour les passionnés de chevaux, de voyage et d'aventure.

Festival de films documentaires, salon du livre équestre, animations, conférences, spectacles équestres, sorties équestres, expositions... seront proposés en compagnie des écrivains, des réalisateurs, des photographes, des artistes et de tous ceux qui voudront venir partager leurs idées, leurs images, leurs souvenirs et leurs passions. Venez découvrir le monde des Chevaux et sa diversité culturelle.

« Les rêves d'aventures naissent dans les films, les films et les rencontres... devenez, vous aussi, les acteurs de ce festival ! »

Contact : **Didier Parmentier**  
Tél. : 06 88 47 15 13  
[leschevauxdumonde@yahoo.fr](mailto:leschevauxdumonde@yahoo.fr)

[www.leschevauxdumonde.com](http://www.leschevauxdumonde.com)



www.leschevauxdumonde.com

EQUIDIA



# Oh Éthiopie !

Terre de contrastes, l'Éthiopie est un pays fascinant. Depuis la haute Antiquité, elle interpelle les esprits avides de découvertes. Elle abrite plus de 80 peuples distincts qui ne cessent d'étonner et d'interpeller le voyageur. Fasciné par toute cette diversité ethnique, il nous semblait évident, à moi et à ma femme Christine, qu'un jour, nous foulerions du pied ce territoire.



La vallée de l'Ômo, située dans le sud-ouest du pays, s'avère être un formidable terrain d'exploration conduisant vers une mosaïque ethnique surprenante. Une piste rectiligne s'étire au cœur de terres rouges arides où sévit un soleil de plomb. Dans cette partie de l'Éthiopie se concentrent plus de 20 peuples distincts qui se contestent des parts du territoire. Installées dans une région sauvage et reculée, ces ethnies perpétuent leurs rites ancestraux. Mais la Kalachnikov fait aujourd'hui partie de la panoplie. Ces armes se sont répandues de façon alarmante et les conflits sont devenus sanglants.

La culture Hamar, qui est la première à qui nous avons rendu visite, s'avère être un peuple fascinant. Il exprime son sens esthétique par des parures et des décorations corporelles. Les hommes portent un pagne à carreaux retenu par une cartouche garnie. Ils ont les cuisses et les mollets enduits de peinture blanche. Pour cacher leur nudité les femmes sont vêtues de peaux de bêtes incrustées de perles et de cauris. Les parties nues du corps laissent apparaître de larges cicatrices et des scarifications saillantes. Car les jeunes filles démontrent qu'elles sont dignes du courage de leur futur mari en se faisant fouetter le dos jusqu'au sang. Leur chevelure, mise en ordre par d'innombrables

petites nattes, est enduite de beurre, mélangé à une poudre ocre.

Arme sur l'épaule, les hommes partent pendant plusieurs mois avec leur troupeau afin de trouver de nouveaux pâturages. La culture Hamar semble impenétrable à toute influence extérieure.

Après avoir soigné quelques plaies purulentes, nous obtenons l'autorisation de dresser notre tente dans leur village. Quelques jours plus tard, nous décidons de rendre visite aux tribus Dassanetch. Ils se répartissent sur les berges de l'Ômo, dans la partie la plus méridionale du delta. Ethnie belliqueuse et armée, elle n'hésite pas à faire des razzias sur le bétail de ses voisins. Pour traverser la rivière, nous nous contenterons d'un tronç d'arbre amarré en pirogue. Pour y pénétrer, nous devons nous présenter en travers, notre corps étant trop large pour prendre place dans l'échancrure. Le retournement de l'embarcation nous serait alors fatal !

Les Dassanetch logent dans des huttes ogivales de branchages soigneusement enchevêtrés qui résistent aux vents de sable. Les femmes sont décorées d'attributs hétéroclites. Les hommes se déplacent, chassent, gardent leur troupeau et portent négligemment leurs armes en bandoulière. Continuant notre progression, nous butons

contre la frontière du Soudan, où, non loin, vivent les Karo. Contrairement aux autres tribus, ils se sont sédentarisés, à 50 m au-dessus du fleuve. Ils exhibent des peintures corporelles multicolores. C'est un art dans lequel ils excellent. Cela leur confère une silhouette hallucinante. Moins farouches que les autres tribus, ils nous ont invités à passer la soirée avec le chef. Dans une sorte de calabasse, un mélange a été préparé à base de petits fruits, de feuilles, de sorgho écrasé et d'un alcool local, le tout en légère fermentation. Chacun boit tour à tour dans le même récipient.

Ces trois semaines s'écouleront au gré de rencontres étonnantes. Ces peuples vivent en marge de l'histoire éthiopienne. Pourtant, il nous a semblé qu'ils détenaient une part importante de vérité...

par Maurice THONEY



# A/R

Magazine voyageur - www.ar-mag.fr

« LE VRAI PÈRE  
DU TOURISME C'EST  
SA TENDANCE À LA  
SÉPARIALITÉ. »

Yves Klein  
Rassembleur de monde



**PARIS DÉCOU**

Repartir maintenant  
à quel moment ?

**CHINE DÉCOU**

Japan, l'étranger  
des sans-papiers

**INDONÉSIE**

Stratégie internationaliste  
du TNC

**VIETNAM & SA VOISINE**

Le tour du monde  
de l'Indochine

## COLOMBIE

À LA RECHERCHE  
DE LA CITÉ PERDUE

**BRETAGNE**

LE DÉCRET DE 2010

**FINLANDE**

FINLANDIA, CAPITALE EUROPÉENNE  
DE LA QUALITÉ DE VIE

**LIBAN**

RECONSTRUCTION  
DE LA NATION

**NOUVELLE  
ZÉLANDE**

**DURABLE**

LES MEILLEURS DESTINS  
DU MONDE POUR VOUS  
ET VOTRE PLANÈTE

ALORS  
RETOURNEZ-  
Y

www.ar-mag.fr



## UN REGARD LIBRE SUR LE VOYAGE

5,50  
EUROS

« Avec une pointe d'humour, les sujets  
de fond alternent avec les bons plans. »

NATIONAL GEOGRAPHIC

« La magazine du globe-trotter intelligent  
et décontracté du grand. »

CHARLIE HERRIO

EN  
KIOSQUE

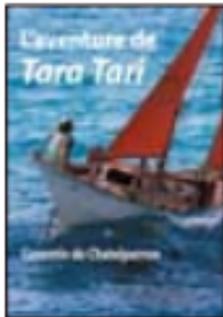
ABONNEZ-VOUS SUR [WWW.AR-MAG.FR](http://WWW.AR-MAG.FR)  
et suivez-nous sur Facebook et Twitter

# Écrits d'Aventure

## TOISON D'OR Parmi une vingtaine d'ouvrages, six livres ont été sélectionnés : du livre d'aventure vécue 2011

### L'AVENTURE DU TARA TARI

de Corentin DE CHATELPIRON,  
Éditions La Découverte.



« Monfréd m'a appris à ne pas avoir peur de l'inconnu et être à l'écoute des opportunités. Saint-Exupéry m'a conseillé de suivre mes envies, de me développer selon ce que je suis sans carcan ».

Peu habitué à la voile en solitaire, le jeune Corentin, à peine débarqué au Bangladesh dont les habitants vivent avec l'eau et ont au centre de l'économie, le bateau, a l'idée de construire le premier voilier en jute et de regagner à son bord la France. Parce que le Bangladesh maîtrise depuis des siècles la culture et

l'utilisation du jute – économie principale du pays – qui semble être une alternative intéressante à la fibre de verre et au lin technique ; d'autant que le bois devient rare et cher : un défi humain et un projet humanitaire des plus motivants pour subvenir aux besoins d'un pays parmi les plus pauvres du monde ; un exploit marin audacieux, solitaire et solidaire, raconté avec charme et humour.

### À L'AUBERGE DE L'ORIENT

de Alice PLANE,  
Éditions Transboréal.



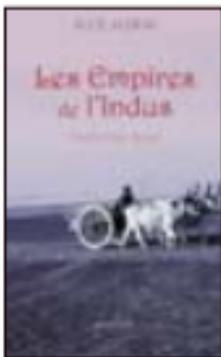
« Je pars seule avec un projet en tête : parcourir les routes de la soie, non pour découvrir les tissus précieux et les essences rares, mais pour apprendre la cuisine. Pas la cuisine gastronomique... Non. Ce que je veux apprendre, c'est la cuisine populaire, celle des marmites pour 15 personnes, celle qu'on fait mijoter durant des heures en papotant entre femmes, celle des fours en terre. En vérité, cette cuisine est un prétexte car je ne recherche ni la délicatesse des mets, ni leur exotisme : simplement la rencontre... À travers l'Asie centrale, de

l'Ikberaldjan au Kazakhstan, en passant par l'Iran, le Tadjikistan et le Kirghizistan, j'ai la conviction que la rencontre sera possible ».

Déçu finalement par le manque de variété des repas qu'elle a partagés, Alice nous livre cependant un intéressant document sur le quotidien des habitants, particulièrement des femmes, des multiples ethnies des pays d'Asie Centrale.

### LES EMPIRES DE L'INDUS

L'histoire d'un fleuve  
de Aline ALBINA,  
Éditions Actes Sud.



« Sur une terre où les rivières sont rares, un fleuve est plus précieux que l'or. L'eau est dotée de pouvoirs : elle coule à travers les rives des hommes, elle imprègne la vie, régit l'agriculture, la religion et la guerre. Depuis la 1<sup>re</sup> migration d'Afrique d'Homo sapiens, l'Indus n'a cessé d'attirer des conquérants avides ; de saints prêcheurs de l'Islam ont erré sur ses rives. Le Pakistan n'est que le dernier-né des avatars politiques de la vallée de l'Indus... Le fleuve glisse entre nos doigts, condamné par les barages... Un jour, lorsqu'il ne restera plus que des lits

asséchés et de la poussière, on entendra des lamentations mêlées en guise de chants. Elles raconteront comment, par la folie des hommes, l'Indus qu'il fut un temps, « entourait le paradis », engendrait civilisations et espèces, langues et religions, fut immédiatement gaspillé ».

Le récit d'Alice, diplômée de la School of Oriental and African Studies et maîtrisant bien l'hindou, nous fait découvrir l'histoire et les traditions des peuples de l'Indus – qu'elle a remonté dans d'imaginables conditions – depuis son delta jusqu'à ses sources.

### LIBERTALIA

Le message du piment rouge  
de Gérard JANICHON,  
Éditions Gallimard.



Théodore Monod disait : « Le peu, le très peu que l'on peut faire, il faut le faire quand même ». Le grand navigateur Gérard Janichon passe un jour un contrat plutôt étrange, intégrer « un équipage un peu bizarre », une « bande de bras cassés ». J'ai protesté, oui, mais l'océan s'est montré inflexible : « C'est un bon équipage avec un bon bateau, et pour le reste, c'est ainsi ! Débrouille-toi... »

« Monter une équipe est déjà un défi en soit. J'avoue qu'avoir voulu y intégrer la notion de handicap a rendu l'exercice

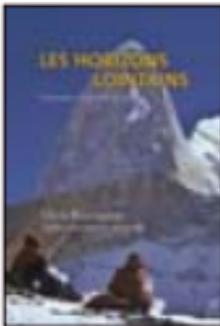
épilant... Car ici se joue un triple exploit : celui de la course, celui des êtres, celui, enfin, de notre société. Où l'on mesure, dans le savoir vivre ensemble, tout ce qui nous sépare, évidemment, mais bien plus ce qui nous unit. »

Un ouvrage collectif relatant l'incroyable aventure maritime d'une équipe mixte composée de valides et handicapés - de Port-Louis (France) à Port-Louis (Île Maurice), soit 11 500 miles - qui s'expriment à égalité et où les vertus de courage et de dépassement sont magnifiquement vécues.

## LES HORIZONS LOINTAINS Souvenirs d'une vie d'alpiniste

de Chris BOWINGTON,

Préface de Catherine Destivelle  
Éditions Nevicata.



« La passion de la montagne chez un homme, c'est d'abord son enfance qui ne veut pas mourir ». (François Mauriac).

Approchant des 80 ans Chris Bowington fait un retour sur ses grandes premières en montagne qu'il n'est pas encore décidé à lâcher « Je sais qu'il y aura d'autres ascensions. J'accepte également que l'âge qui avance commence à me marquer », confie-t-il. Et un peu plus loin : « On peut faire de nombreux parallèles entre l'ascension d'une montagne et la guerre. C'est sans doute pour

cela que le vocabulaire utilisé est tellement similaire - assaut, siège, logistique. Les dangers de l'ascension des plus hauts sommets de l'Himalaya sont probablement plus grands que ceux rencontrés dans beaucoup de combats guerriers, pourtant l'essence et l'esprit de l'alpinisme sont très différents, car l'alpiniste ne combat personne, ni même qui que ce soit, bien qu'il ait besoin d'une planification similaire à celle d'un assaut militaire victorieux. Il fonctionne avec et par les forces naturelles. » Récit autobiographique palpant d'un alpiniste de légende - et de ses remarquables compagnons - aux prises avec les plus formidables montagnes du monde.

## L'ESPRIT DU

### CHEMIN

#### Voyage aux sources du bonheur

de Olivier LEMIRE,  
Éditions Transboréal.

Olivier avait presque 50 ans : le temps pressait. Puisqu'il voulait vivre dehors, tout quitter pour partir à l'aventure, et qu'il disait ne savoir rien faire, il décida un beau jour d'être « celui qui marche ».

« Puisque le marcheur a devant lui le bout du chemin sur la ligne d'horizon... Je décidai de marcher vers l'ultime bout du chemin qu'est la mort. La Mort

est un minuscule hameau perché au confins du Doubs. Pour rejoindre la Mort, je partis de la Vie, lieu-dit situé dans la Creuse, à 450 km de là. Puis je décidai de consacrer plusieurs mois à d'autres marches entre des lieux dont les toponymes donnaient un sens nouveau au déplacement, par le miracle de la métaphore. Je pris mon sac un matin d'avril [partir de Plaisir, en région parisienne] et me mis en chemin vers le Bonheur » [une rivière qui prend sa source dans les Cévennes]. Notre voyageur a relié bourgades et hameaux - autant de lieux-dits (La Sagesse, l'Inquiétude, la Beauté ...) - à la rencontre des habitants en leur posant la question « Et vous qu'est-ce qui vous rend heureux » et en en dressant avec esprit le portrait. Cheminement d'un homme en quête de sens.

## PARMI LES AUTRES LIVRES REÇUS pour la Toison d'or du livre d'aventure vécue 2011 :

**Aux confins de la terre**  
Une vie en Terre de Feu (1874-1910)  
de E. Lucas BRIDGE,  
Éditions Nevicata, 2010.

**Aux frontières de l'Europe**  
de Paolo RUMIZ,  
Éditions Holbeke, 2011.

**Cités en abîme**  
d'Antonin POTOGSKI,  
Éditions Gallimard,  
Coll. Le sentiment géographique, 2011.

**Coureur des océans**  
de Michel DESCHAMPS,  
Éditions Odile Jacob, 2009.

**Démérez-vous pour être heureux !**  
Le Bel Espoir du Père Jacques  
de Chantal LOISELET et Patrick DESCHAMPS,  
Préface de Georges PERROUD,  
Éditions Gréant, 2011.

**Du bon usage des étoiles**  
de Dominique FORTNER,  
Éditions La Table Ronde, 2011.

**Éclats de cristal**  
de Caroline RIEGEL,  
Préface de Christian DRENET,  
Éditions Phébus.

**Femme, j'ai osé la mer**  
de Sophie ANGELI CHARCOUX,  
Éditions La Découverte, 2011.

**Héroïnes de Dieu**  
d'Agnès BROT et Guillemette de LA BORNE,  
Éditions Presses de la Renaissance, 2011.

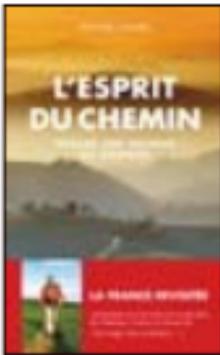
**La carte de Guido**  
Un pèlerinage européen  
de Kenneth WHITE,  
traduction Marie-Claude WHITE,  
Éditions Albin Michel, 2011.

**La forêt des 29**  
d'Édith FRADIN,  
Éditions Michel Lafon, 2011.

**Le cartographe**  
de Guillaume MAJ,  
Éditions Intervalles, 2011.

**Le coureur des bois**  
Une traversée du Canada en kayak  
d'Ilya KUZMAN,  
Éditions Transboréal, 2011.

Suite page suivante ->



PARMI LES AUTRES LIVRES (suite de la page précédente)

**Le cycliste perdu**  
Le tour du monde d'un aventurier et sa mystérieuse disparition  
de David V. AERLINY,  
traduction Carole DELPORTE,  
Éditions J.C. Lattès, 2011.

**Le Pèlerin secret**  
de Jean-Claude GUILBERT,  
Éditions Presses de La Renaissance, fin 2010.

**Le tour du monde en 80 livres**  
de Marc WILTZ,  
Éditions Magellan et Cie, 2011.

**Les pieds sur terre**  
d'Éliot MAC ARTUR,  
Éditions Glénat, 2011.

**Les vagabonds enchaînés**  
de Minlu SEN,  
Éditions Holbeke, 2011.

**Ma cabane téléphonique africaine**  
de Lieve JORIS,  
traduction de Marie MOOGHE,  
Éditions Actes Sud, 2011.

**Mais qu'est donc devenu le Tanganyika ?**  
Petit manuel de géographie nostalgique  
d'Harry CAMPBELL,  
Éditions de l'Opportun, 2011.

**Marche avant**  
Vademecum à l'usage des aventuriers de grand  
chemin et des voyageurs immobiles  
d'Alexandre POUSSIN,  
Éditions Robert Laffont, 2011.

**Nouvelles du bout du monde**  
de Jean-Pierre PERRIN  
et 19 autres écrivains,  
Éditions Holbeke, 2011.

**Par-delà les Montagnes Célestes**  
Un voyage sur les traces de Suarong,  
le moine piléien  
de Michi SARAN,  
traduction de Valérie DARIOT,  
Éditions Noir sur blanc, 2011.

**Paris I**  
Voyager est un sentiment  
de François SIMON,  
Éditions Robert Laffont, 2011.

**Planète Océan en solitaire**  
d'Alexis BARRIER,  
Éditions du Rocher, 2011.

**Pour ne pas disparaître**  
Pourquoi nous avons besoin  
de la sagesse ancestrale  
de Wade DAVIS,  
traduction de Marie-Françoise GIROND,  
Éditions Albin Michel,  
Coll. Lattitudes, 2011.

**Quand s'élevèrent nos voix**  
Des Andes à l'Amazonie,  
une odyssée en terre indienne  
de Sylvie BRIEL,  
Éditions Albin Michel,  
Coll. Lattitudes, 2011.

**Soleil Citron vert**  
de Yanna BILLS,  
Éditions Livres du Monde, 2011.

**Sur les traces du Prêtre Jean**  
de Nicholas JUBBER,  
traduction de Carine Chichensau,  
Éditions Noir sur blanc, 2011.

**Un an autour de l'océan Indien**  
d'Antoine CALVINO,  
Éditions Phébus, 2011.

**Voyage au Mali sans chameau**  
d'Alain OLIVIER,  
Éditions XYZ, fin 2010.

**Vladivostok, neiges et moussons**  
de Cécile GRAS,  
Éditions Phébus, 2011.

**Y'a pas que du sable dans le désert I**  
de Moussa Ag ASSARID  
et Nathalie Valera Gil,  
Éditions Presses de La Renaissance, 2011.

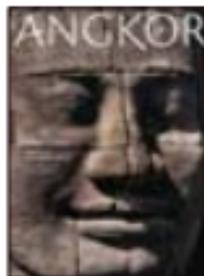
**Zérag, la mer sur le vif**  
récits de 16 marins,  
préface de Christian BUCHET,  
Éditions L'Escoffier, 2011.

# Librairie d'Aventure

## ANGKOR

de Maurice GLAIZE,

photographies de Suzanne HELD  
sous la direction de Gilles BÉGUIN,  
Éditions Hazan, octobre 2010.



Il s'agit là d'une œuvre colossale réalisée par deux éminentes personnalités, chacune dans son domaine. Conservateur d'Angkor, Maurice Glaize a dirigé avec maestria, pendant une dizaine d'années (1936-1945), travaux de recherches et fouilles archéologiques pour la prestigieuse école française d'Extrême-Orient (E.F.E.O.). Photographe reporter immensément réputée, Suzanne Held est une spécialiste des régions asiatiques et particulièrement Angkor, un des sites les plus visités au monde.

Sous la direction de Gilles Béguin, directeur du musée Cernuschi et responsable du département de l'art au Népal et du Tibet, cet ouvrage dévoile les splendeurs de l'ancienne capitale khmère, abandonnée pendant des siècles. Rehaussé de rares photographies d'archives et de plans et de reconstructions des différents monuments, il nous fait également découvrir l'ordonnement de ses canaux et bassins et la richesse sculpturale de ses temples où voisinent harmonieusement les deux religions, bouddhisme et

hindouisme, fondatrices de sa civilisation. Une étude incontournable pour toutes les recherches à venir.

## LE VIEIL HOMME ET LA PETITE FLEUR

Thodore Monod, sa dernière grande aventure  
de Maximilien DAUBIER,  
Éditions Neivicate, fin 2010.



« Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c'est doux, la nuit, de regarder le ciel. Toutes les étoiles sont fleuries. Regardez le ciel. Demandez-vous : le mouton oui ou non a-t-il mangé la fleur ? Et vous verrez comme tout change... Et aucune grande personne ne comprendra jamais ce ça a tellement d'importance. »

(Extrait de Saint Exupéry : *Le Petit Prince*)

Dans la catégorie Beaux Livres, il s'agit là d'un carnet de voyage inédit rehaussé de documents bien choisis qui font revivre le dernier grand raid saharien accompli par Théodore Monod, le Meïjnoun, ou « fou du désert », ainsi nommé par les nomades.

En 1996, âgé de 94 ans, il part chercher une dernière fois une petite fleur de la famille des gentianacées, unique exemplaire au monde », qu'il avait découverte en 1940 dans le Dohane, au Tibesti, en territoire libyen, et à laquelle il avait donné son nom monodella flavoza. Mais la petite fleur n'était pas au rendez-vous.

L'ouvrage, enrichi de notes personnelles, commentaires, aquarelles

et de photographies de Maximilien Dauber et de ses compagnons d'aventure, est rythmé par le journal de bord parlé et retranscrit d'un Monod spontané et caustique, bien servi par un prodigieux mémoire. Récit de la juvénile impatience d'un vieux savant habité par la métaphysique d'un « Graal botanique ».

Comme pour son autre quête dans le désert, celle d'une météorite, chercher lui importe autrement plus que trouver. Derrière le dilettante qu'il veut sembler être, il y a un penseur d'une rare originalité dont le propos dérangeait bien plus que ses pérégrinations sahariennes. En décembre 1999, quelques heures avant de s'enlever vers la Mauritanie pour de nouvelles aventures, Monod subira une attaque neurocirculaire dont il ne récupérera pas et meurt le 22 novembre 2000. À ce jour, la fleur préférée de Théodore n'a toujours pas été retrouvée.

## MARCHEURS DU GRAND NORD

800 km dans les traces de Samuel Hearne

de Pascal MÉMON,

Préface de Marie-Hélène Fraïssé

Éditions Diagonale Groenland, Indens/Chêne, juillet 2011.



Samuel Hearne est un personnage exceptionnel dans l'histoire dite des « découvertes », qu'il voit l'Europe étendre son empire sur le reste du monde. Jeune anglais désargenté, entreprenant, doté d'une belle condition physique, il accomplit entre 1769 et 1772, pour le compte

de la Compagnie de la Baie d'Hudson, un véritable exploit : la première traversée de la toundra canadienne. Un parcours qui le mène de la baie d'Hudson jusqu'à la « mer Glaciale », seul Européen entièrement à la merci de ses guides indiens, au premier rang desquels le désormais légendaire Matonabbee, grande figure de la nation des Chipewyan. Mais Samuel Hearne est bien mieux qu'un homme d'exploit au service d'une entreprise de traite des fourrures. Il est d'une riche humanité, d'une fine intelligence pragmatique, et surtout d'une grande honnêteté dans la manière dont il raconte ses contacts en terre inconnue. Il ne cache rien de son trouble devant les mœurs de ses compagnons amérindiens, à la fois ignoblement cruels et d'un courage, d'une dignité sans faille. Il s'efforce – dans une attitude de « relativisme culturel » – avant la lettre – de comprendre, en s'abstenant de porter un jugement définitif. Il avoue sa perplexité morale devant la dépendance alimentaire, technologique (armes à feu, chaudrons, couteaux, farine) que ne manquera pas de provoquer chez les chasseurs amérindiens le lien avec la Compagnie, dont il est l'initiateur...

Le récit de Samuel Hearne, avec la souffie particulière qui l'anime, demeure également un appel à l'aventure, dans ce Grand Nord où l'homme demeure si rare et où toute rencontre est vibrante. Cet appel a été entendu par Dominique Simonneau et Pascal Hémon, partis sur ses traces le long de la fameuse « ligne des arbres », jusqu'à l'océan Glacial Arctique. Une expédition préparée avec un soin exceptionnel, et avec le souci de comprendre ce qui se jouait réellement dans ces « explorations », à la fois admirables par les risques qu'elles impliquaient et problématiques par l'impact qu'elles allaient avoir sur les populations rencontrées. Engagement physique, documentation préalable, souci de restituer une vérité historique complexe (notamment à Bloody Falls où se déroula, sous

les yeux de Hearne impuissant, un massacre d'Iroquois), chaleureuses rencontres avec les arrière-petits-enfants des protagonistes, tous ces ingrédients font de « Marcheurs du Grand Nord » – le livre comme le film – une entreprise exemplaire.

par Marie-Hélène FRAÏSSÉ

Journaliste, grand reporter, productrice d'émissions à France Culture, qui a notamment publié :  
 Les commandements de l'Étranger (Éd. Jullien, 2008),  
 Balkans, Indes, Israël, agone arabe (Éd. Jullien, 2009),  
 Le long chemin d'un expatrié (France-culture.com, 2010),  
 et une série de livres et articles.  
 Le pilon du Grand Nord (Éd. Fayard 2002), récit d'exploration de Samuel Hearne (1769-1772).

## DANS LES FORÊTS DE SIBÉRIE

de Sylvain TESSON,

Éditions Gallimard.



Six mois de cabane, ce n'est pas beaucoup, mais cela donne un bon Tesson, frappé à -30°. Toutefois n'est pas précieuse la quantité d'antigel nécessaire à la survie et à la production du livre (et que deviennent les bouteilles ? Imaginons le problème en Russie !) Après avoir couru le monde, c'est à sa fenêtre que Sylvain choisit de l'observer l'hiver sur le lac Baïkal : « Usage de la fenêtre : inviter la beauté du monde à rentrer et laisser l'inspiration sortir. » De périssabilité, il est donc devenu anachorète. Il

hisse ses couleurs : pavillon noir, bien entendu, mais avec une facilitieuse mélangé sur la tête de mort. Une nouvelle manière de rejeter la vie bourgeoise comme les illusions révolutionnaires : « Les dynamiteurs de la citadelle ont besoin de la citadelle. Ils sont contre l'état au sens où ils s'y appuient ». L'ermite, lui, « s'efface et disparaît des écrans de contrôle. » Heureusement, Sylvain est quand même là. Loin d'être seul, c'est avec Jünger, Conrad, Kierkegaard, Chrétien de Troyes, Mishima et d'autres qu'il converse comme en témoigne son journal quotidien, d'une écriture ciselée, émaillée d'aphorismes comme il les aime (et nous aussi) et d'intrusions rustiques de la langue des bois. Y alterner les activités : marcher sur les eaux (gelées) ; fendre du bois ; jouer de la flûte ; patin à glace (de préférence après la vodka, carburant de base) ; forer un mètre de glace pour trouver l'eau ; escalader à travers combes neigeuses jusqu'au sommet de 2 100 m dominant le Baïkal ; décrire en géographe un terrain et des Russes qui ne sont pas de salon, qu'il connaît désormais mieux que personne ; visiter des voisins à 130 km en tirant une liège... Autant d'innocences quant aux confort de notre époque ; car cette retraite et ce livre, au-delà de l'anecdote, sont le manifeste d'une certaine conception de l'homme atrophié par la modernité et l'expression de la joie de vivre d'un grand pessimiste. Sylvain rencontre l'homme plus souvent que l'ours.

Cet éloge de la vie naturelle s'oppose au « progrès (qui) désubstantialise le monde » et prône « l'amour primitif et païen » plutôt que « la dérance prométhéenne des machines. » Sylvain s'étonnera que je prenne la défense des machines (elles ont fait des progrès depuis Gorki) plutôt que de Lady Chatterley. Mais sans être très pratiquant, je crois que l'avenir est à l'ingéniosité humaine plutôt qu'à une décroissance pour maison de retraite. L'homme du futur, livré aux machines, deviendra-t-il pour autant diaphane, sans hache, sans vodka et ne voyant plus de mélange que sur écran ?

Dieu n'est pas mieux loti, mis au chômage technique. Mais heureusement trois représentations de Saint Séraphin de Sarov, une icône de Saint Nicolas et une Vierge Noire protègent la cabane. Quant aux enfants, dans un monde déjà surpeuplé, Sylvain paraît préférez ses chéris. Mais sans cette vieille tradition de se reproduire, il n'y aurait pas de Sylvain Tesson et ce serait dommage. On voit que Kierkegaard est passé par là. Mais, lui, n'avait jamais dû voir de mélange...

par Patrick EDEL

## EXPÉDITION AU CŒUR DES MYSTÈRES DE LA JUNGLE

de Maurice THINEY,

préfacé par Patrice Franceschi,

Éditions Le Chapeau Noir,

Collection Aventures & Découvertes, avril 2011.



À travers cet ouvrage grand format agrémenté de nombreuses photos insolites, Maurice Thiney (prix mondial d'exploration des contrées oubliées et de la paix dans le monde) nous fait partager sa passion pour les territoires inconnus de notre globe et ne manquera pas de vous plonger dans l'univers fascinant des Papous de Nouvelle-Guinée. Vous trouverez, ici, nombre de réponses comme les préparatifs de voyages. Au fil des pages, vous découvrirez la face cachée

du baroudeur au travers de confidences et révélations surprenantes (difficultés, quotidien, technicité, valeurs). Aventurier, bien plus qu'un métier : une passion dévorante !

## SAÏGON-PARIS

Le retour de Bucéphale,

40 000 km autour du monde en 2 CV

de Tristan VILLEMAM, Quentin RENAUD et Éric MICHEL,

Préfacé par Édouard Cortès

Éditions Presse de la Renaissance.



Ils ont réussi le retour ! Cinq ans après l'exploit d'Édouard Cortès et Jean-Baptiste Flichy - Paris-Saïgon en 2 CV -, Tristan Villemam et Quentin Renaud ont relevé le défi : ramener Bucéphale à Paris. Le témoignage savoureux d'une aventure unique. Passionné de voyages et d'aventures, Tristan, jeune Nantais de 20 ans, se lance en 2007 dans un défi singulier : retrouver Bucéphale, la 2 CV sans toit qui a permis à Édouard Cortès et Jean-Baptiste Flichy, quelques années auparavant,

d'accomplir le voyage Paris-Saïgon sur les pas de Guy de Larigaudie. Et la ramener à Paris, en poursuivant la route par l'autre côté du globe. Deux ans plus tard, Tristan se lance, accompagné de Quentin. D'épisodes rocambolesques en rencontres étonnantes, ils nous entraînent du continent asiatique à l'Australie, de l'Amérique du Sud aux États-Unis, dans un périple chaotique et insensé de 44 000 kilomètres en 2 CV, où l'humour est souvent au rendez-vous. Le témoignage cocasse et enlevé de deux jeunes routards dont l'« antivolage » a modifié en profondeur le regard qu'ils posaient sur le monde. Tristan Villemam a attendu ses 23 ans pour prendre Saint-Exupéry au pied de la lettre : « Fais de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité. » Quentin Renaud, 27 ans, est ouvrier et technicien dans la construction du bois. Saïgon-Paris, le retour de Bucéphale est leur premier livre.

# AVENTURE Bulletin d'abonnement

à retourner à : La Guilde - 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris

(règlement par chèque à l'ordre de La Guilde)

Nom ..... Prénom .....  
 Adresse .....  
 Code Postal ..... Ville .....  
 Tél. .... E-mail .....

S'abonne à la revue AVENTURE (6 numéros)

19 euros (tarif normal)

14 euros (tarif adhérent)

23 euros (tarif étranger)

Joint son règlement de ..... euros à l'ordre de La Guilde.

Date : .....

# DIJON

## VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

La ville de Dijon propose une offre culturelle particulièrement riche avec des institutions d'excellence comme le musée des beaux-arts ou l'Opéra Dijon.

Il n'est pas d'institution référencée que Dijon n'accueille sur son territoire, dans le domaine des arts, du spectacle, de la lecture publique ou encore de la culture scientifique et technique, qu'il s'agisse de diffusion mais aussi de formation.

Labellisée "Ville d'art et histoire", Dijon joue un rôle moteur pour le classement des climats du vignoble de Bourgogne au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Reconnue sur le plan international comme ville de référence en matière d'art contemporain elle s'enorgueillit de compter parmi ses habitants des artistes majeurs.

Dans le domaine du spectacle vivant, Dijon accueille et soutient également ses artistes reconnus sur le plan national et international mais aussi émergents ainsi que de nombreux événements se déroulant tout au long de l'année.

Enfin, le cinéma demeure un domaine prioritaire. Outre un nombre élevé d'écrans pour une ville de cette dimension, la ville de Dijon contribue à de nombreuses initiatives visant à promouvoir le cinéma et le documentaire de création en veillant à placer la médiation et l'éducation à l'image au cœur de son projet.

À ce titre, la ville de Dijon soutient l'organisation des "Écrans de l'aventure" depuis 20 ans et remettra la Toison d'or du film d'aventure le 5 novembre prochain à l'occasion de l'annonce du palmarès au cinéma Olympia.



Festival international du film d'aventure

# LES ÉCRANS DE L'AVENTURE

Du 3 au 6 novembre 2011

Cinémas Olympia et Darcy



VOYAGE



REPERMES

trek

A/R



03 80 74 53 74  
www.djon.fr